

BONNE FÊTE! CAMILLE

1850 - 2000



St. Cecilia Church, Parryville, Ont. - 1994. Painted by Frank Edwards

Petite histoire

De la paroisse

Saint Camille de Farrelton

La pêche, Québec

par Bruno Godbout c.s.sp.

LA PÊCHE.

Qui part de Hull en direction de Maniwaki s'engage sur la sinieuse route 105 épousant les capricieux méandres de la rivière Nicholas Gatineau, il sera tellement charmé par le pittoresque du paysage, une Suisse en miniature qu'il risque de passer dans le village de Farrellton sans s'en rendre compte. Ce village de la Moyenne Gatineau, à onze kilomètres de l'ancienne municipalité de Wakefield dont il faisait partie, est maintenant une des régions de la municipalité de La Pêche. Les habitations échelonnées le long de la rivière ou dispersées à l'intérieur des terres, la disparition des deux magasins qui avaient chacun un poste d'essence, l'un d'eux, celui de Frank Farrell, tenait le bureau de postes, le flottage du bois, le chemin de fer n'existant plus, il ne reste que les énormes camions de bois et les milliers de voitures des fins de semaines pour ébranler un peu la somnolence de ce qui reste de Saint Camillus qui, autrefois pourtant, était ronronnant d'activités.

Le premier acte du registre paroissial date du 13 mars 1850 indiquant le baptême de Patrick Cahill célébré par le Père oblat Thomas O'Boyle, curé au service de la petite communauté irlandaise établie dans la région depuis quelques années. En fait, tous les villages le long de la rivière Gatineau, de Chelsea à Kazabazua étaient de langue anglaise sauf le petit village de Lac Sainte-Marie qui, même s'il comptait un certain nombre d'anglophones dont quelques-uns devinrent maires, sut résister à l'assimilation.



C'est dire que la paroisse Saint Camillus, autrefois connue sous le vocable de Saint Joseph de Wakefield, célèbre ses 150 ans d'existence.

Elle compte parmi les paroisses doyennes du diocèse de Gatineau-Hull après Montebello fondée en 1831, Buckingham en 1836, Aylmer et Saint-François-de-Salle de Gatineau en 1840, d'où partaient les missionnaires oblats pour visiter les chantiers et les paroisses naissantes de la Moyenne et Haute Gatineau et enfin Chelsea en 1845.

Cet opuscule veut rappeler un peu l'historique de la paroisse Saint Camillus, le souvenir des personnes qui contribuèrent à sa fondation et à son développement social, industriel et religieux, souligner quelques événements qui donnèrent à ce petit village longtemps isolé le goût de vivre et d'être heureux.



NOS FRÈRES LES IRLANDAIS

Que venaient-ils faire dans cette galère, ces Irlandais? Il fallait être presque en situation de détresse pour choisir de s'établir dans la vallée de la Gatineau, dans les années 1800. Un semblant de route le long de la rivière bordait une forêt très dense qui en fait faisait la principale richesse de ce territoire que les grandes compagnies de pâte à papier et de bois d'oeuvre exploitèrent au maximum, d'où la vie des chantiers qui attirèrent nombre de canadiens et donnèrent naissance aux villages d'aujourd'hui.

Des milliers d'Irlandais choisirent de quitter leur pays pour se libérer du climat social très malsain dont ils souffraient depuis des générations dans l'espoir améliorer leur qualité de vie.

On attribue les causes de la grande immigration du siècle dernier à la famine causée par la pauvre récolte de la pomme de terre en 1847, il y avait plus que cela.

PLUS QUE LA PATATE

Qui lit l'histoire de l'Irlande se rend compte des nombreuses souffrances que ce peuple conquis survécut, et grâce à son tempérament énergique put surmonter la grande majorité des obstacles et en sortir vainqueur mais souvent à bout de souffle et déchiré par la misère.

Ce n'est pas d'hier que l'Irlande est reconnue pour sa verdure. Saint Patrick, patron de l'Irlande, originaire de Grande

Bretagne connu l'esclavage en Irlande, il réussit à s'enfuir pour retourner dans ce même



pays comme prêtre et évêque où il entreprit l'évangélisation. Au VII^e siècle, saint Colomban et ses moines présidèrent à l'expansion culturel et religieux du pays et fondèrent plusieurs abbayes d'importance sur le continent. A la fin de ce siècle, et au début du XI^e les scandinaves envahirent l'Irlande, ils sont défaits et

stoppés à Clondarf en 1014 par la brillante victoire de Brian Boru.

DOMINATION NORMANDE - ANGLAISE.

Les Irlandais ne sont pas au bout de leurs peines; le pays, divisé politiquement, devient une proie facile pour les



Saint Patrick (1883)

puissances continentales d'alors. Les Anglo-normands envahissent le pays au XII^e siècle et en 1175, Henri II d'Angleterre impose sa souveraineté et divise le pays en fiefs selon le mode établi en Europe de l'ouest. Les guerriers favorisent l'immigration des Anglais qui sont des fermiers et des commerçants, espérant refaire leur vie dans ce pays puisque l'Angleterre et le pays de Gales trop peuplés n'arrivaient plus à nourrir la population.

Il se fait un grand commerce de bois de qualité servant à la construction des galères du roi et celle de la cathédrale de Canterbury qui emploie surtout le chêne.

La grande partie de toute la production du pays est envoyée en Angleterre pour soutenir la guerre des Anglais contre les Gallois.

Les Anglais nourrissent une attitude de mépris à l'égard des Irlandais qu'ils considèrent comme des gens sales croupissant dans tous les vices. Ils apprécient pourtant le clergé pour son art, sa musique et ses écrits

Les Normands font progresser leur pays d'adoption en construisant plusieurs ponts faits de pierre plutôt que de bois pour faciliter les communications.

Les barons de ces fiefs n'étant pas prêts à vivre dans ce pays d'adoption préfèrent retourner en Angleterre où la vie est plus facile et confortable. Leurs subordonnés, fermiers et commerçants, s'assimilent peu à peu aux Irlandais. si bien, que pour enrayer ce mal, on défend tout mariage entre Anglais et Irlandais.

Dans les années 1468-1534, la situation se renverse: les Fitzgerald de Kildare dominent le pays. En 1541, l'Angleterre revient à la charge pour mettre de l'ordre dans cette partie du royaume difficile à gérer. Henri VIII prend le titre de roi d'Irlande et rencontre une vive opposition pour ne pas dire féroce de la part des Irlandais très catholiques qui sont loin d'accepter la réforme religieuse de leur nouveau roi. Henri VIII se venge en distribuant des terres aux Anglais, Édouard VI et Elisabeth I^{ère} achèvent la confiscation des terres.

En 1598, les Irlandais se révoltent et avec l'aide de l'Espagne battent les Anglais à Yellow Ford. Ceux-ci reconquièrent le pays en 1607 et les chefs Irlandais fuient le pays; c'est la fin de la politique Gaélique.

En 1649, Cromwell mène une répression sanglante contre les Irlandais qui prirent le parti des Stuarts, toutes les terres sont remise à l'aristocratie anglaise qui, en 1690, réussit à dominer complètement le pays. De 1702 à 1783, Londres applique de très dures lois pénales et limite l'importation des produits irlandais. C'est la révolte de 1796 à 1798 sous l'influence américaine et la révolution française.

En 1801, un important traité unit l'Irlande au Royaume Unis

de la Grande Bretagne. Les protestants possèdent la plus grande partie des terres. L'Irlande devient la grande ferme de l'Angleterre. La grande famine contribue au départ de beaucoup de Britanniques si bien que les 4/5 des terres non occupées par les grands propriétaires terriens anglais reviennent aux Catholiques. C'est toujours la grande pauvreté, les petits fermiers ont de la peine à s'arracher la vie, plusieurs travaillent dans l'industrie du coton dans le nord de l'Irlande et leur petit lopin de terre sert à boucler le budget familial. Toutes les denrées continuent à s'acheminer vers l'Angleterre qui s'industrialisant à un rythme accéléré en vient à produire à meilleur prix et à éliminer la concurrence irlandaise. On rapporte qu'à Brandon, dans le comté de Cork, les tisserands passèrent de 2000 en 1815 à 150 en 1840. Dans les années 1840, sur les côtes du pays le hareng et la patate reviennent sur la table quotidiennement pour 30% de la population. La pomme de terre est reconnue comme très nutritive et permet à une famille de survivre sur un minime lopin de terre.

En 1845, 78% des petits propriétaires terriens possèdent moins de 20 acres et 14% qu'un acre et moins. Dans l'Ulster, un acre ne signifiait pas vraiment la pauvreté car plusieurs d'entre eux se trouvent du travail ailleurs quand c'est possible. On est mal logé; en 1861, plus de 580,000 habitants de l'Irlande demeurent dans des maisons de terre glaise, 90,000 n'ont accès qu'à une chambre avec une moyenne de 11 personnes par cabine.

Cette grande misère suscite des sociétés secrètes qui selon Daniel O'Connell ne sont pas la vraie solution pour améliorer le sort des habitants. Cette pauvreté pousse à l'alcoolisme, le Père Matthew lance une campagne de tempérance pour contrer ce vice avilissant. L'influence de Daniel O'Connell, aidée par la classe moyenne, plus spécialement des avocats et le clergé, mène son combat par la non violence pour faire reconnaître les droits des citoyens et réussir à faire élire des Catholiques au parlement. C'est enfin l'émancipation tant attendue

En 1845, une maladie attaque la récolte de la patate, la brunissure entraîne une famine sans précédent. On raconte qu'en août 1847, plus de trois millions de personnes dépendent de la souprière établie dans les grandes villes. En fait, y a-t-il une disette de nourriture, pas vraiment selon des experts qui blâment la mauvaise distribution des dentées alimentaires.

Cette famine fait déborder le vase, on en a assez de toujours rester sur son appétit, il faut trouver d'autres cioux plus cléments, un million et demi d'Irlandais quittent donc le pays pour les États-unis et le Canada tandis que 400,000 meurent de faim dans le pays pendant que les grands propriétaires continuent d'expédier en Angleterre la majeure partie des produits de leur ferme.

AVANT JACQUES CARTIER

Selon des données historiques, les Phéniciens remontèrent le fleuve Saint-Laurent, il y a 2,500 ans; au IX siècle, des moines irlandais vinrent au Canada pour éviter l'invasion de leur pays par les Vikings, ils se seraient établis dans une île du fleuve Saint-Laurent avant d'aller vivre au Cap Breton. Des archéologues, des Américains surtout tels que Arlington, H. Mallery, sont persuadés qu'il y eut des colonies irlandaises dans la vallée du Saint-Laurent et dans la région des Grand Lacs.

Au cours des siècles, les Micmacs auraient assimilé l'élément celtique,

"Les tenants d'une colonisation irlandaise font valoir le fait que l'on retrouve dans la civilisation des amérindiens algonquins, "l'influence certaine des Celtes d'Irlande". D'autre part, seule une présence chrétienne pourrait expliquer certaines habitudes des Micmacs vivant sur la côte atlantique. Jacques Cartier, dans le récit de l'un de ses voyages de 1534, raconte que le 24 juillet, alors qu'il venait de planter une croix à Gaspé, le capitaine des Amérindiens qui avait assisté au "spectacle" s'approcha de son bateau. "il nous fit, dit-il, une grande harangue, nous montrant la croix et faisant le signe de la croix avec deux doigts. (Nos Racines, vol 1, page 42)

LE NOUVEAU MONDE

On rapporte qu'en 1823, un certain Peter Robinson de l'Ontario (Haut Canada) alla en Irlande avec mission de recruter des gens du pays. Il leur offrait un passage gratuit et une fois arrivés, des provisions pour une année, une ferme de 70 acres et des outils de ferme, avec possibilité d'achat d'un autre 30 acres à raison de 10 livres par année pour une période de 10 ans. Ces nouveaux venus s'établirent à Richmond, Lanark et Arnprior. Arrivés par bateau à Québec et à Montréal, ils se rendirent à Prescott par bateau plus léger pour enfin atteindre à pied la région désignée.

On fit venir d'autres groupes d'immigrants pour peupler l'Ouest québécois, la vallée de la Gatineau était leur dernier choix à cause de son accès difficile.



Monument à Grosse-Ile

La périlleuse traversée de l'Atlantique aux prises avec des conditions sanitaires lamentables entraîna des maladies aussi contagieuses que le choléra. Le gouvernement canadien dut créer en 1847 une station de quarantaine à Grosse-Ile en face de Berthier et obligea tous les bateaux venant d'Irlande d'y faire escale. Cette station de Grosse-Ile devint vite insuffisante pour accueillir tous les immigrants; on construisit alors des abris d'urgence à Montréal et à Québec. On dénonça l'incurie des autorités anglaises de la métropole qui n'eurent jamais les Irlandais en grande considération. (Vol 7: page 1620)

"Un témoin oculaire de la Grosse-Ile déclare qu'il est convaincu que de ces 2,235 malheureux, arrivés au cours des 13 derniers jours, 500 seulement se rendront au lieu de leur destination".

Selon un rapport du comité d'émigration de Montréal, sur les 100,000 émigrants qui arrivèrent dans la colonie par voie fluviale 5,293 moururent en mer, 3,389 à la Grosse-Ile, 1,137 à Québec, 3,862 à Montréal, 130 à Lachine, 39 à Saint-Jean. (Nos Racines, volume 7 page 1596)

En 1997, plusieurs pèlerinages s'organisèrent en direction de Grosse-Ile pour souligner ses 150 ans de service aux immigrants et pour se souvenir des ancêtres qui y moururent sans réaliser leur rêve de jours meilleurs.

Durant cette crise, le clergé de la ville de Québec fit sa grande part pour alléger la souffrance des nouveaux canadiens. Il leur envoya des aumôniers et organisa des levées de fonds pour les aider. Plusieurs familles de Québec adoptèrent nombre de petits orphelins irlandais tout en respectant leur nom de famille. Aujourd'hui, combien de familles de la ville de Québec portent un nom irlandais sans parler pour autant ou à peine la langue de leurs ancêtres.

Avant l'arrivée massive des Irlandais au Canada, plusieurs d'entre eux s'étaient déjà installés au Québec pour avoir fait partie de l'armée française.

L'armée française du XVIIe siècle comprenait plusieurs

régiments irlandais. Avant 1847, les soldats irlandais vinrent en Nouvelle-France. Des Irlandais s'engagèrent dans des régiments français. Plusieurs soldats irlandais servirent au Canada dans les compagnies de messieurs d'Youville, de Lusignan et de Lanaudière

(Thomas Guérin *Irish soldier of the Old Regime in Canada: Irish Sword* vol 2 no 6, page 57-61, note rapportée par Gaétan-M. Legault, Hull).

Ces soldats participèrent à la défense de Québec en travaillant à édifier les fortifications de cette ville.

ET LA RÉGION DE L'OUTAOUAIS

Dans la région, plusieurs immigrants Irlandais travaillèrent à la construction du canal Rideau qui relia Ottawa à Kingston pour faciliter le transport des troupes en cas d'une éventuelle invasion américaine qui, en fait, n'arriva pas.

La construction du canal terminée en 1831, les travailleurs irlandais et canadiens-français qui firent front commun contre les maîtres exploiters n'eurent pas de difficulté à trouver du travail dans les chantiers car l'Angleterre demandait de plus en plus de bois de construction, privée qu'elle était de l'approvisionnement du bois des forêts de la Baltique à la suite des guerres napoléoniennes de 1812 à 1814. La guerre finie, on invita soldats anglais à émigrer au Canada et on leur offrit les meilleures terres dans la région de l'Outaouais.

En 1832, le gouvernement canadien accordait aux familles Wright, Hamilton et Low, Peter Aylen et Thomas McGoey un droit de coupe de bois appelé "Gatineau Privilege" comprenant des limites de terrains et un quota. Ce privilège, devenu caduc en 1843, on vota une autre loi dite "Crown Timber Law" qui permettait la coupe de bois sur toutes les terres ayant accès à la rivière. Dès 1800, le commerce du bois embauchait tous les ans plus de 30,000 hommes.

Tandis que les Canadiens-français se partageaient la coupe assez facile et plus lucrative du bois de pin recherché pour la construction de bateaux, les Irlandais dont plusieurs parlaient encore gaélique devaient se contenter de la coupe du bois de chêne, beaucoup plus dur et en grande demande pour la fabrication de douves de tonneau; d'où le sobriquet "chêneurs" qui, par déformation anglaise, devint "shiners".

Cette animosité entre "Canadiens" et Irlandais s'intensifia dans la région de Bytown pour dégénérer en conflit connu sous le nom de la "Guerre des Shiners". Après avoir souffert de la grande pauvreté dans leur pays et avoir joui d'une certaine aisance durant la construction du canal, les Irlandais n'acceptaient pas de se faire damer le pion par les "Canadiens" qui se réservaient les coupes de pin. Le légendaire Joe Montferrand doué d'une force herculéenne et bon batailleur se distingua par ses prouesses contre les Irlandais qui se servaient du fouet Limerick, une arme au manche d'osier garni d'un ciseau tranchant pour attaquer et se défendre.

LES PREMIERS DÉFRICHEURS

Ce sont les chantiers qui attirèrent les premiers arrivants dans la Basse, Moyenne et Haute Gatineau. Les propriétaires de ces entreprises développèrent de grandes fermes pour nourrir leurs employés et les centaines de chevaux à leur service; on y faisait l'élevage du boeuf et du porc pour la viande, la culture maraîchère, surtout la patate, celle du foin et de l'avoine pour les animaux.

Dans les années 1833, on construisit un semblant de route entre Hull et Maniwaki pour le transport de la nourriture et l'équipement des chantiers, par voiture en été et par "sleigh" en hiver. Des relais à tous les 12 ou 15 milles, tels Chelsea, Wakefield, Low, Kazabazua, Gracefield, Bouchette et enfin Maniwaki permettaient aux chevaux de souffler et aux voyageurs de se reposer et même passer la nuit dans les auberges quand il le fallait. Cette petite route, plutôt une piste, contournait tous les accidents naturels tels que gros arbres, rochers, ravins tout en longeant de très près la rivière Gatineau; la voie devint plus viable dans les années 40; loin de l'administration provinciale, il est toujours difficile de progresser normalement. Peu à peu, on s'établit dans les régions très boisées de Wakefield et du nord de Wakefield, ancien nom de Farrelton.



La rivière Nicholas Gatineau (Farrellton)

Quatrième famille

B 1
David
Cahill

The thirtieth day of March in the year one thousand eight hundred and fifty, we the undersigned priest have baptized Patrick (as born on the nineteenth day of the same month, of the lawful marriage of David Cahill, farmer, and of Maria Madley. The godfather was James Armstrong, and the godmother Kate Madley, who as well as the father, have signed this with us.

David Cahill. James Armstrong Kate Madley.

Thomas O'Shaughnessy

1er baptême

S 1
Priscilla
Bailliant

The second day of April in the year one thousand eight hundred & fifty three, we the undersigned priest have baptized in the cemetery of La Roche, the lady of Priscille Bailliant, wife of M. Louis Chabouret, deceased on the thirty first of March, aged 28 years. Thomas O'Shaughnessy

1ère sépulture

U 1
Dennis
Hew
adit
Egan

The thirteenth day of May, in the year one thousand eight hundred and fifty, we the undersigned priest, whereas the dispensation of two of the laws of marriage has been granted by us by reason of the authority vested in us by His Lordship Joseph Eugene Guizot, Bishop

1er mariage

SAINT CAMILLUS DE FARRELLTON

Très souvent dans la région, le village devait son nom au premier maître de poste, messieurs Field à Fieldville et Patrick Farrell à Farrellton ou Farrell Town.

Qui était Monsieur Patrick?

Un extrait d'une lettre de famille d'Irlande datée du 31 octobre 1841, adressée à Francis J. Farrell, une fois arrivée au pays, mit trois mois à parvenir au destinataire.

Patrick arriva au Canada en 1831 à l'âge de 14 ans. En 1840, il vint s'établir dans la vallée de la Gatineau plus exactement à "Upper Wakefield", ancien nom de Farrellton.

Après avoir lancé un moulin à scie, Patrick bâtit un hôtel pour héberger les voyageurs circulant sur la route Maniwaki-Hull, et une écurie pour loger les chevaux. L'hôtel comprenait une grande salle-à-dîner et un bar pour rafraîchir les voyageurs empoussiérés. Un building séparé de l'hôtel accueillait les personnes qui désiraient y passer la nuit.

Patrick bâtit aussi un magasin avec bureau de postes car le Upper Gatineau devint important durant la construction du chemin de fer. Pour mieux administrer son commerce, il confia la gérance de l'hôtel Victoria à son gendre Francis McCaffrey. Le petit hôtel devint le domicile de Germaine Renaud-Farrell.

Après la décès de Patrick en 1881, les habitants de la Upper Wakerfield, voulant honorer la mémoire d'un homme qui contribua tellement au progrès local, décidèrent que leur petit village se nommerait désormais Farrellton.

Son fils Frank continua le commerce de son père mais en 1986 son petit-fils Frank J. dut mettre un terme aux activités ancestrales du magasin général qui comme plusieurs autres commerçants ne put survivre au développement routier en Moyenne Gatineau; en fait, de plus en plus de gens travaillant en ville voyagent matin et soir et profitent des avantages en approvisionnement qu'offrent les grands centres d'achat. De plus, combien de jeunes couples ne voyant aucun futur dans leur région d'origine optent pour la ville.



Début d'une paroisse

Comme tout bon Irlandais catholique, Monsieur Frank et ses voisins ne pouvaient pas vivre sans les secours de la religion et d'un temple pour le rassemblement dominical. Les Pères Oblats de la paroisse Saint-François de Salle de Pointe-à-Gatineau assuraient jusqu'à Maniwaki le service pastoral de ces embryons de villages et des chantiers situés le long de la rivière Gatineau. On s'assemblait d'abord dans un hangar, puis dans une des salles de l'hôtel en attendant la fin de la construction d'une chapelle en bois en 1835.

"Le 4 juillet 1844. un protestant converti, Monsieur Samuel Lord marié à une catholique, fit don à la mission de huit arpents de terre pour la construction d'une église; les catholiques, désirant avoir un curé, achetèrent, sur le conseil de Monseigneur Bruno Guigues, premier évêque du diocèse d'Ottawa, le lot entier numéro cinq, neuvième concession sur lequel se trouvaient les huit arpents et y construisirent une pauvre chapelle en bois (Histoire du diocèse d'Ottawa, Alesis de Barbezieux O.F.M.)"



Le premier curé ses déboires

Le père Patrick O'Boyle signa le premier acte des registres paroissiaux, celui du baptême de Patrick Cahill (30 mars, 1850). Le père O'Boyle, trouvant sans doute la population trop pauvre, ne fit aucune amélioration à la chapelle; pour lui-même, il

se contenta, d'une demeure très provisoire. En septembre 1853, il fut nommé curé de Plantagenet, en Ontario, permutant avec Monsieur McGoey, lequel signa son premier acte le 1er janvier, 1854.

Le premier presbytère

"Monsieur McGoey entreprit la construction d'un presbytère et d'une église. Pour réussir, il eut recours à plusieurs moyens: quêtes dans les chantiers, souscriptions des habitants et vente du lot de terre de l'église dont on ne se réserva que trente arpents. Le succès couronna ses efforts, en 1857, le presbytère était achevé et payé, c'était un édifice assez modeste, mais convenable, qui devait suffire jusqu'en 1894. Il réussit aussi à bâtir l'église. Pour y parvenir sans trop charger les habitants, Monseigneur Guigues nomma Monsieur McGoey à la cure de Chelsea en avril 1859 avec la condition d'aller, une fois par mois, faire mission gratis, à Wakefield, de façon à ce que les paroissiens pussent consacrer leur ressources à la chapelle. Ce moyen réussit et, au commencement de 1860, l'évêque d'Ottawa pouvait constater "qu'une jolie église, en pierre, de 60 pieds sur 36, couverte en fer blanc, avait été élevée dans le cours de l'année précédente et que, quoique non terminée, elle faisait grand honneur au pasteur.



Patrick McGoey O.M.I.

Ce n'était point sans difficulté, en effet, que ces travaux avaient été menée à bonne fin. Dans une note de juin 1857, Monseigneur Guigues faisait un tableau désespérant du pays. "Cette mission ancienne qui possède un prêtre résidant, ne fait aucun progrès. On compte 300 âmes à Wakefield (Farrellton) et 500 à Low. Le revenu du curé ne s'élève qu'à 60 louis, ce qui est insuffisant. Tout est en désordre, les enfants sont mal instruits, l'église est insuffisante et le curé, découragé, demande son changement. Je serais tenté d'abandonner ces pauvres gens, mais ce serait risquer l'avenir de la colonisation sur cette rivière".

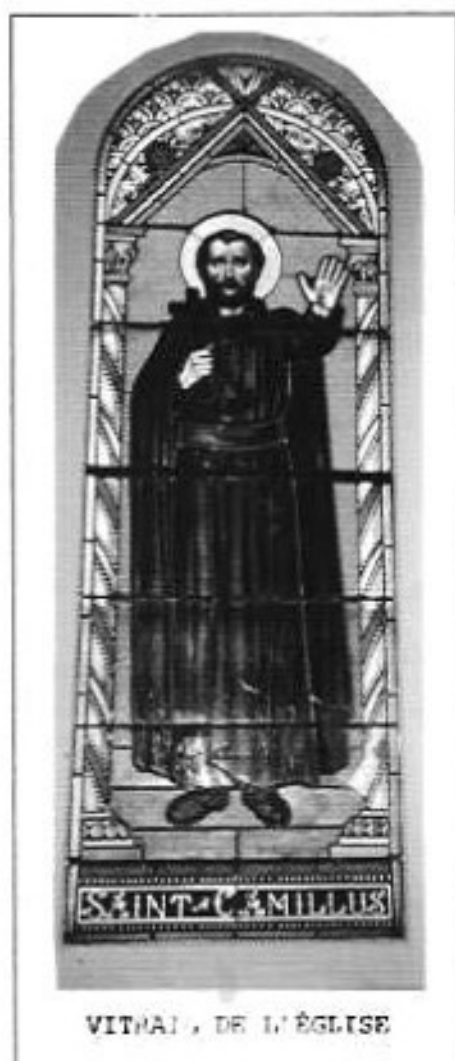
On comprend maintenant pourquoi Monsieur McGoey fut envoyé à Chelsea. Ce changement était, à la fois une punition pour les gens de Farrellton et une diminution de leurs charges.

Le nouveau curé résidant, Monsieur O'Farrell, reprit les choses en mains et grâce à ses quêtes faites dans les chantiers put améliorer le presbytère et terminer l'église. Monsieur Camille Gay, un jeune prêtre français, assura la relève du 13 octobre 1861 au 9 juin 1875.

Monsieur Gay finit l'intérieur de l'église et changea le nom du patron de la paroisse en faveur de son nom de baptême: Saint

Joseph de Wakefield devint Saint Camillus de Lellis. Heureusement que ses successeurs ne suivirent pas son exemple, la pauvre paroisse aurait une litanie d'anciens patrons. L'église fut bénite par Monseigneur Guigues lors de sa visite du 14 janvier 1864. On comptait à cette époque soixante familles catholiques et quarante-deux familles qui, sans y demeurer, lui étaient annexées.

Dans sa visite de 1883, Monseigneur Duhamel constata qu'on avait construit une sacristie et acheté deux statues. En 1886, la paroisse put se payer deux belles statues, Sainte-Anne et Saint Patrick qui font toujours partie du mobilier de l'église actuelle de Farrellton.



Le patron de la paroisse:

Saint Camille de Lellis

Une brève note historique tirée du bréviaire nous apprend que Camille de Lellis, naquit près de Chieti en Abruzzi en 1550. Il fut d'abord soldat et mena une vie dissolue qui le conduisit à l'hôpital des Incurables de Rome. Bouleversé à la vue des malades à l'abandon, il se fit infirmier. En 1582 des compagnons se groupèrent sous sa direction pour devenir les "Serviteurs des malades". Ordonné prêtre, Camille devait passer sa vie parmi les membres souffrants du Christ. Il mourut à Rome en 1614. Sa fête se célèbre le 14 juillet.



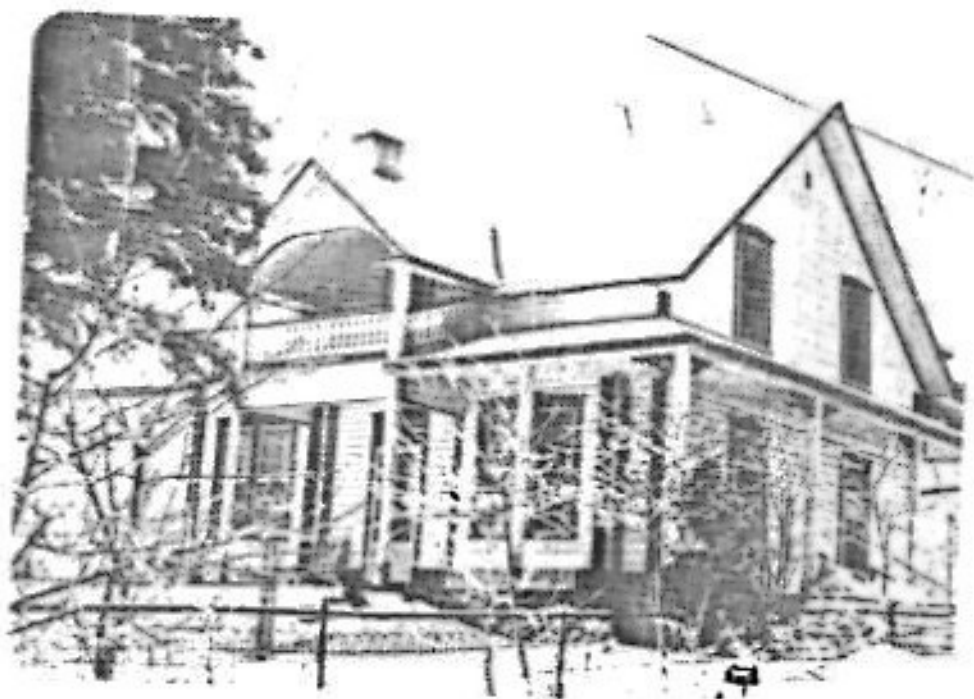
Première église Saint Camillus

Farrellton perd ses plumes

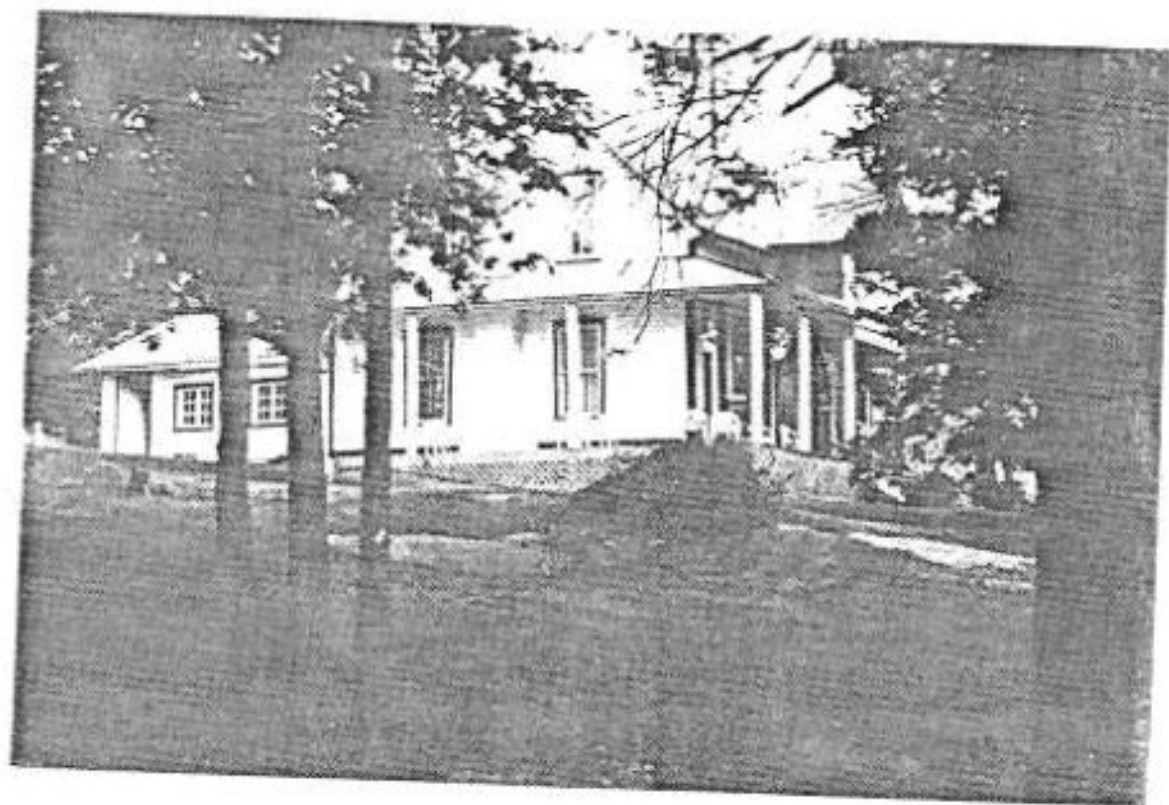
Les successeurs de Monsieur Camille Gay se plaignaient de l'état du presbytère qui tombant en ruines devint presque inhabitable. Monseigneur l'évêque intima les paroissiens à construire un nouveau presbytère "convenable et digne de la paroisse". Rien n'y fit.

En automne 1892, Monsieur le curé Maguire quitta la paroisse. Les habitants de Martindale, fatigués d'être "Mission" proposèrent à l'évêque de bâtir un presbytère à Martindale pour y recevoir un curé résidant, ce fut fait et la paroisse Mère de la Moyenne Gatineau devint "mission" de Martindale.

Les paroissiens de Farrellton réagirent fortement, mirent leurs querelles de côté et promirent de construire un bon presbytère si l'évêque leur donnait un curé. Ce fut fait, Monsieur le curé Foley réalisa en 1894 cette construction qui est toujours la résidence du curé en 2000. A cause de leur nonchalance, les paroissiens perdirent le soutien financier de Martindale qui demeura paroisse avec son curé résidant.



LE PRESBYTERE





Qualifier un homme de "gars de chantier" est souvent péjoratif, l'expression signifie qu'il est rustre, dur, malpropre, batailleur, ivrogne, en un mot un homme qui manque totalement ou en grande partie de civisme, son discours loin des finesses de la langue française, est nourri d'expressions anglaises défigurées et de jurons: "sacrer comme un gars de chantier". L'homme de chantier est reconnu pour ses appétits sexuels très prononcés à l'exemple du matelot qui revient de plusieurs mois passés en mer.

Cette description assez sévère est-elle vraiment celle de la grande majorité des hommes âgés de la région de Wakefield qui travaillèrent dans les chantiers? Non! Ce sont toujours des gens très respectables, bons pères de familles, capables des sentiments les plus généreux. En ce temps-là, il fallait aller aux chantiers. Les premier arrivants n'avaient qu'une petite terre insuffisante pour nourrir la famille qui se permettait un enfant à tous les ans. On ignorait le contrôle des naissances sauf par avortement. La grande dépression des années trente n'aida pas à rehausser le standard de vie.



Garwin Chamberlain

Une fois le travail de la ferme terminé et le jardin bien lancé pour survivre durant l'hiver, le chef de famille partait pour le chantier à la fin d'août ou en septembre et revenir en

mars, il pouvait se permettre un Noël en famille si possible. Souvent quelques-uns de ses fils l'accompagnaient, certains âgés à peine de 13 ans. Plusieurs y restaient pour travailler au flottage du bois ou à la "drave".

Ce métier attirait même les hommes des grandes villes de Montréal, de Trois-Rivières et des environs et évidemment de Hull car le travail ne manquait pas dans ces grandes forêts de la Gatineau qui semblaient inépuisables, fournissant des millions de pieds de bois de construction et plus tard de pulpe.

On se souvient des grands barons des chantiers de la Gatineau Wright, Guilmour Houstone pour leur dureté à l'égard des bûcherons; on comptait aussi parmi les grands exploiters de la forêt McClaren, le C.I.P. (Canadian International Paper), J.R. Booth et E.B. Eddy, tous deux ayant leur "moulin" aux deux extrémités du pont des Chaudières, à Hull, Edwards, Thomas McGoey fut le premier à obtenir un permis de flottage de bois sur la Gatineau.

L'existence des syndicats étant encore inconnue, les compagnies offraient le minimum à leurs travailleurs tant au confort du logement qu'à la qualité de la nourriture et aux conditions misérables de travail. La situation du bûcheron s'apparentait de près à celle de l'esclave.

Le chantier se préparait durant l'été. Après avoir reconnu l'endroit de la future coupe de bois et obtenu les permis, on embauchait des hommes pour construire une route dans la forêt vers le site choisi, y bâtir un petit centre administratif, un entrepôt pour la nourriture des hommes et des chevaux: foin, avoine, prunes, raisins, farine, sucre et toutes les autres provisions. Un responsable de l'entrepôt voyait à retourner les 50 à 100 barils de farine, les 400 à 500 balles d'avoine toutes les trois semaines pour prévenir la moisissure.

La vie dans les baraques n'était pas des plus confortables. Le bûcheron faisait son lit avec des branches de sapin. Certains piquaient de petites branches dans le sol en guise de ressort sur lesquelles ils étendaient les couvertures ou la paille. Tous les hommes vivaient dans la salle commune. Le manque d'eau courante n'aidait pas à l'hygiène. De retour au travail le soir, il n'était pas question de passer sous la douche; on peut s'imaginer les odeurs de sueur réchauffée dans le "camp". Le soir venu, le bûcheron fatigué s'endormait rapidement à la symphonie des ronflements.

Le déjeuner se servait au camp, les cuisiniers préparaient les lunchs du dîner et souvent du souper qui se prenaient en forêt. Comme nourriture: des "beans", des "pancakes", du lard salé et des patates.. En forêt, la chaudière de mélasse appelée "black strap", du pain et du lard bouilli. L'hiver, on gardait le lunch sous la neige; durant le temps du dîner, les



Le lavage au chantier

bûcherons affûtaient le "sciotte" ou la hache s'il le fallait, deux instruments très personnels, chacun respectait l'outil de son voisin.

Le dimanche les trois repas se servaient au camp car le repos dominical défendait tout travail en forêt. On en profitait pour faire la lessive à l'eau chaude bouillie à l'extérieur dans de grandes cuves ou des tonneaux en bois, malgré le froid le linge s'étendait dehors. Les sous-vêtements en coton à manches et à jambes longues prenaient des proportions démesurées une fois sur la corde.

Dans les années 1850, les loisirs étaient plutôt limités le jour du Seigneur. Le matin, on pouvait avoir la messe assez rarement si le missionnaire était de passage, en fait, les Pères oblats visitaient les chantiers régulièrement pour assurer les services pastoraux et tâcher de raisonner les plus turbulents qui aimaient à provoquer des bagarres. A tout le moins, le chapelet se récitait à 10 heures inmanquablement.

On avait des jeux de société un peu grivois parfois: le tir à bras, la jambette, ou ..un concours de "pet", Avec les "beans" qui faisaient partie du menu plus souvent qu'à leur tour, on était passablement sous pression, prêt en tout temps pour des prouesses de senteur ou de sonorité. On allait même jusqu'à mesurer la longueur de la flammèche causée par une vesse au contact d'une allumette enflammée à l'embouchure: pas de gêne à baisser son pantalon pour prendre part au tournoi. Il y avait bien d'autres activités qu'il est mieux de taire.

Par contre, plusieurs bûcherons fabriquaient de petites croix en bois pour leur usage personnel et pour distribuer à la famille une fois de retour à la maison.

Au début de la saison des chantiers, les propriétaires de chevaux arrivaient avec leur attelage. Sur la route de la Moyenne Gatineau, on pouvait compter de 20 à 50 "teams" de chevaux venant d'aussi loin que Hawksbury, Plantagenais Rockland en Ontario, pour se rendre dans les chantiers de la région et ceux de Clova, du Domaine, de Ferme Neuve quand les forêts de la Moyenne Gatineau eurent rendu l'âme. Chacun nourrissait ses chevaux durant le trajet, une fois arrivés au chantier, la compagnie voyait à leur entretien la plupart du temps par le truchement des adolescents qui travaillaient aussi à la cuisine.

Depuis les années 50, la vie des chantiers s'est bien améliorée avec les services modernes de l'eau courante, de l'électricité, des lessiveuses et sècheuses. Nourriture abondante et variée, chaque chantier se devant d'offrir un confort décent sous la pression des syndicats qui firent énormément pour accorder plus de bien-être au bûcherons et les mettre à l'abri d'une exploitation trop souvent éhontée par les grandes compagnies.

Le chef de famille absent pendant plus de six mois, la mère de famille devenait la responsable des enfants à tout point de vue. C'était le système matriarcal, elle voyait à l'entretien de la maison, de la ferme, à la nourriture, à l'habillement des

enfants et à leur éducation. Elle devait savoir lire et écrire pour aider les enfants; la plupart du temps, les femmes de la campagne étaient plus instruites que les hommes, elles savaient lire et écrire alors qu'encore aujourd'hui, bien des anciens bûcherons considèrent ces connaissances comme tenant du mystère.

Quand en mars le bûcheron revenait au domicile, il devait se conformer au règlement de la maison et à l'autorité ferme de sa moitié. Parfois il arrivait à peine à reconnaître ses jeunes enfants qui avaient "profité" durant son absence.

Dans la région de la Moyenne Gatineau, on ne va plus aux chantiers. Les anciens bûcherons vieillissent et les jeunes quittent la région pour chercher du travail en ville bien qu'encore aujourd'hui on exploite les forêts très éloignées de la Haute Gatineau selon les techniques modernes.



Joseph Lafont et Thomas Labelle

AU VILLAGE DE FARRELLTON

A la fin du siècle dernier, après avoir traversé Alcove et passé devant l'église United bâtie en 1889, sise à la limite du petit village, le voyageur continuait sa route le long la rivière Gatineau sur la route 105 tracée en 1833 pour arriver enfin à Farrellton, à un mille de là.

Il apercevait les premières petites maisons dispersées ici et là, bâties en bois équarri ne comprenant souvent qu'une pièce au rez-de-chaussée, avec plancher en bois, parfois en terre battue et un grenier où couchaient les enfants.

Il remarque que la ferme entame tranquillement la forêt dense qui fournit le bois de chauffage et le bois de construction; dans l'enclos quelques animaux de boucherie, une vache pour le lait, le cheval de trait et un poulailler. Au début de la colonie, le manque de transport ne permettait pas l'élevage d'animaux de boucherie sur une grande échelle. On voyait à ce que la ferme, les animaux et le jardin assurent d'abord la survivance de la famille.

A la fin du siècle dernier, à l'entrée du village où se situe la maison de Dame Blanche Nelson, une des plus anciennes de Farrellton, et passé le "Devil Elbow", cette courbe de l'ancien chemin qui causa bien des accidents de la route lors de l'avènement de l'auto, on débouchait sur la place public, tout près du débarcadère du chaland, elle comprenait un hôtel, deux moulin à sciage et un vaste champ où se déroulaient les festivités et le pique-nique paroissial annuel. Plus tard, on y construisit la fromagerie qui pendant longtemps s'approvisionnait de la crème des fermiers de la région et lors de l'avènement du train expédiait ses surplus de crème vers la ville. Ce building de la fromagerie existe toujours à l'angle de la route 105 et du chemin Woods.

Le magasin général Farrell fut le premier "building" d'importance dans le village. Sa fille épousa William McCaffrey et reçut en cadeau de noce de son père la maison voisine que le nouveau couple convertit en auberge exploitée jusqu'à sa mort. Leur fils hérita de l'auberge et la vendit plus tard à la famille Farrell. Ce monsieur McCaffrey devint célèbre dans la région pour ses pouvoirs de guérison et son habileté à soigner les animaux. Les mauvaises langues affirment que le médecin assurait une guérison plus rapide.

Le terrain de la Fabrique comprenait à l'extrémité sud l'école primaire, une construction en bois d'un étage rasée par le feu en 1923; sur le même site, on érigea une école à deux étages; à l'extrémité nord, entre la rivière et la voie ferrée, l'église, le cimetière et le presbytère actuel, et derrière la grange du curé, le couvent des Religieuses qui en 1951 devint la propriété de Emmanuel McSheffrey car la construction de la nouvelle école Saint Joseph, bâtie sur le terrain nord de la Fabrique, leur offrait un logement plus spacieux.

Derrière le magasin Renaud, voisin de l'ancienne école, on disposait d'un élévateur à grain au service des cultivateurs qui expédiaient leurs produits par chemin de fer.

Le magasin général Renaud appartenait à Madame Longtin, elle le loua à un Monsieur Diotte qui possédait un moulin à sciage pour faire du bois de corde, il employa plusieurs Canadiens Français tels que les Mayer et plusieurs autres qui choisirent d'élire domicile à Farrellton même après la fermeture du moulin.

Les Diotte hébergèrent plusieurs ouvriers préposés à l'exploitation de la sablière McGoey le long de la route de service Plunkett, fournissant les matériaux de bétonnage aux barrages de Low et de Chelsea, le tout, sable et gravier, étant transporté par train.

Monsieur Diotte vendit son moulin à scie et alla s'établir à Wakefield pour y lancer avec succès un service de taxi avec calèches et autos. Son épouse bâtit l'hôtel Diotte qu'elle exploita pendant longtemps.

En 1935, Madame Longtin, propriétaire d'un magasin à Hull vendit celui de Farrellton à Delphis Renaud, originaire de Poltimore et père de Fernand.



Le magasin Delphis Renaud

Monsieur Fernand Renaud continua l'entreprise de son père jusque dans les années 80; son voisin et beau-frère, Francis Farrell, ferma aussi boutique en 1986 suite au changement de vie et la facilité des communications qui bousculèrent plusieurs commerces de la région.

De l'autre côté de la rivière en face du cimetière, on bâtit une école française d'une classe, le bâtiment devenu

résidence privée existe toujours. il y avait une autre petite école de rang sur la route actuelle menant à Pagan et qu'ont fréquenté les familles Kelly.

Un pont couvert tout près du pont actuelle, bâti en 1914 remplaça avantageusement le chaland de "Devil's Elbow"

Le village lui-même compte très peu de résidences puisque la majorité de la population vit toujours sur les fermes à l'intérieur du territoire des deux côtés de la rivière.



Le magasin Frank Farrell





Le pont de Farrellton



COMMUNICATIONS

La rivière, la route, la voie ferrée, le téléphone.

LA RIVIERE GATINEAU.

La rivière Gatineau fut sans contredit le premier moyen de communication dans la région. L'histoire nous dit que le notaire Nicholas Gatineau gérait le commerce de la fourrure de la compagnie des 100 associés. Dans les années 1650, Nicholas, demeurant à Trois-Rivières, devait remonter la rivière Saint-Maurice, faire le portage jusqu'au lac Capimitchigama pour rejoindre la rivière Gatineau et descendre jusqu'à Ottawa. Trajet très long! Il aurait été si facile de remonter le Saint-Laurent et la rivière des Outaouais mais les Indiens étaient en état de guerre et pour éviter de se faire massacrer, on préférait le grand détour. Nicholas se noya dans la rivière Gatineau dont le nom rappelle son souvenir.



LA ROUTE

Une première route de Hull à Maniwaki fut construite en 1833, son état était lamentable tant il y avait de la boue dans la période des pluies et l'hiver, le service de déblayage n'existait pas. L'été on voyageait en "coaches", l'hiver en "sleighs". Le long du parcours Hull- Maniwaki, des relais hébergeaient les voyageurs tels l'hôtel Farrell et l'auberge McCaffrey.

L'ÈRE DES CHALANDS

Même si le train desservait la population régulièrement avec deux trains par jour hiver et été, la rivière Gatineau était une entrave sérieuse au transport.

Jusqu'à la construction des ponts couverts Chénier de Farrelton en 1914 et Gendron de Wakefield en 1915, une dizaine de chalands assuraient la traversée. À Alcove et au sud de Farrelton tout près de l'ancienne beurrerie, les chalands (ferry scows) étaient très achalandés par les fermiers de la rive est et par les travailleurs embauchés à Poltimore pour le flottage du bois sur la rivière La Lièvre. Ils venaient facilement passer le week-end en famille.



Le pont couvert (1914-1961)

Selon les tarifs approuvés par conseil de Hull Ouest, en 1920, il en coûtait \$0.10 par passager et \$0.10 pour les bagages excédants 25 livres et ne dépassant pas 100 livres, \$0.10 par 100 livres. \$0.30 pour un cheval ou les autos qui apparurent en 1912; une "team" de chevaux: \$0.50; \$0.25 par mouton ou cochon ou autres animaux ongulés et \$0.10 pour chaque 100 livres de matériel.

Le chaland se déplaçait à l'aide de longues rames. Pour améliorer la traversée on tendait un câble d'acier en travers de la rivière sur lequel roulaient des poulies reliées au chaland toujours tenté de dériver à cause du fort courant d'eau.

Il arrivait souvent que les animaux effrayés par les manoeuvres s'énervaient et passaient par-dessus bord, on les récupérait assez facilement.

En 1960, un pont de fer remplaça le pont couvert Chénier. Le pont Gendron incendié en 1984 céda sa place à un nouveau pont de Wakefield bâti en 1987 et inauguré l'année suivante. Il assure une parfaite liaison entre les deux rives de la route 366.

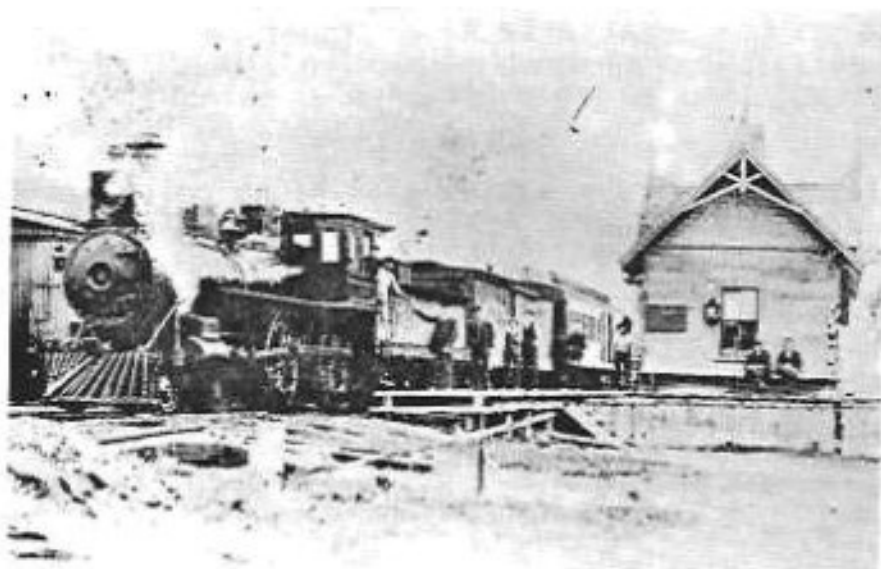
LA VOIE FERRÉE

Pour les gens de Hull vivant le long du "trestle" le petit train faisant la navette de l'ancienne Gare Union d'Ottawa située en face du Château Laurier et Maniwaki deux fois par jour faisait partie de leur vie. Une petite locomotive excitée et bruyante semblait toujours manquer de lubrifiant et sa longue cheminée lui donnait un air maigrelet. Elle était loin d'avoir la dignité des locomotives de l'Ouest qui passaient sur le "trestle" avec beaucoup de lenteur et de majesté. Ayant traversé le pont Interprovincial et la ville de Hull, le train stoppait à la gare Beemer sur la rue Saint Rédempteur avant d'entreprendre son voyage en direction de la vallée de la Gatineau. Les ménagères avaient l'impression que des ingénieurs ou conducteurs de la locomotive prenaient un malin plaisir à saupoudrer de suie les maisons situées le long de la voie ferrée, surtout le lundi matin, jour de lessive. Furieuses elles devaient souvent laver à nouveau certains vêtements. Était-ce un signe de mépris à l'égard des gens de Hull?

C'est une longue histoire que le projet de la voie ferrée de la Gatineau. Les difficultés de la route, le grand commerce du bois et les chantiers qui se développaient, les villages de plus en plus nombreux demandaient un moyen de communication plus stable et plus sûr. Le rail serait la vraie solution.

En 1871, quelques grands commerçants dont les plus importants tels que Alonzo Wright, E.B. Eddy, J.M. Currier et 323 autres plus modestes formèrent une compagnie pour lancer le chemin de fer qui porterait le nom de "The Ottawa and Gatineau Valley Railway". Le 23 décembre de la même année, la compagnie obtint une charte du gouvernement du Québec leur allouant trois ans pour compléter le projet. Monsieur J.P.L. O'Hanly, ingénieur, très emballé par ce projet pensait que selon des estimés, la somme de \$30,000 construirait la ligne Ottawa-

Maniwaki. Il faillit à la tâche puisque rien ne se fit durant les trois années. On accorda une autre charte avec un sursis de 5 ans pour compléter les travaux. Après deux ans, encore rien. En 1882, Murray Mitchel et son ami, l'ancien maire d'Ottawa, Charles H. Mackintosh prirent le contrôle de la compagnie et limogèrent O'Hanly.



Le parlement d'Ottawa accorda un octroi ne dépassant pas les \$3,200 par mille pour une distance de 50 milles à partir de Hull. Malgré ces octrois, toujours rien.

Un ingénieur américain de la Pennsylvanie, Horace J. Beemer, homme de talent sauva la situation. Le gouvernement lui demanda de compléter la construction pour 1894.

Beemer négocia le retrait du projet de la juridiction du Québec pour le confier à Ottawa et envisagea la possibilité de relier la capitale nationale à la Baie James. Il ne manquait certainement pas d'ambition. Ottawa donna sa bénédiction jugeant que cette entreprise s'avérait digne d'une "oeuvre pour l'avantage général du Canada"

La construction de la voie ferrée atteignit le village de Farrelton en 1892. L'année suivante, Kazabazua eut sa station et Gracefield jouit du même service en 1895. L'arrivée du chemin de fer à Maniwaki compléta les travaux et le premier train arriva le 8 janvier 1904.

En 1900, le train transportait plus de 60,000 passagers et 24,000 tonnes de marchandises. La compagnie possédait alors 2 locomotives, 2 wagons de passagers de première classe, 8 de touristes, 21 wagons plate-forme, un wagon de conducteur, une charrue et un "flanger" pour dégager les bancs de neige le long du rail.

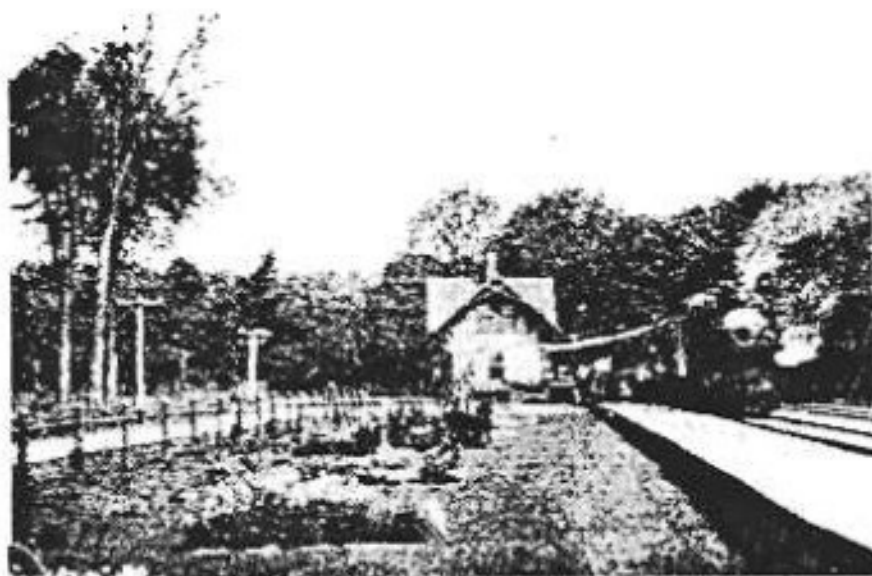
En 1882, le tarif d'un passage Farrelton- Ottawa coûtait \$1.15; en 1885, \$1.20 pour un siège en 1ère classe et \$0.75 en 2ième classe, assez cher quand on pense qu'un ouvrier gagnait \$1.20 pour une journée de 10 heures de travail.

Beemer renomma la compagnie "The Ottawa and Gatineau Railway" qui devint propriété du C.P.R. en 1928: sauf quelques exceptions, la direction de la compagnie et tous les cheminots étaient de langue anglaise.

Plusieurs petites gares de couleur rouge-vin s'échelonnaient le long du parcours. Farrelton en avait trois: Poupart au pied de la montée Woodroad, tout près de la beurrerie, Diotte située derrière le magasin Renaud plus tard renommée Lordsvale, elle fut déménagée sur le terrain McSheffrey pour servir de remise quand la compagnie abandonna le transport des voyageurs en septembre 1962, et Farrelton voisin de la salle paroissiale sur le chemin Plunkett. Le transport de la marchandise par freight cessa en 1984 et en 1986, on enleva le rail entre Wakefield et Maniwaki.

Selon un rapport de l'évêque d'Ottawa, Mgr. Duhamel qui avait visité la paroisse en 1892, constatait " que la paroisse de Farrelton, comme plusieurs autres de la Vallée de la Gatineau semblent endormies dans la voie du progrès et le nouveau chemin de fer qui suit les méandres de la rivière ne paraît point capable de l'éveiller à l'activité de la vie contemporaine".(Alexis de Barbezieux).

ON PROFITE ENFIN DU CHEMIN DE FER



La gare de Chelsea



La station Lordsvale

Si les paroissiens de Farrelton et leurs voisins boudèrent d'abord l'arrivée du chemin de fer dans la région, ils se rendirent vite compte de tous les avantages que cet artère apportait à leur train train journalier. Ce moyen de communication ignore le très mauvais état de la route très boueuse au printemps et en automne, poussiéreuse en été et la plupart du temps impraticable durant les longs mois d'hiver.

Le train offrait un accès facile à la ville, surtout à Ottawa, pour faire des affaires et "magasiner". On transportait plus facilement les malades en ville, les étudiants de Venosta fréquentant l'école de Farrelton voyageaient matin et soir. Tout était expédié par train: le courrier, les denrées alimentaires, la marchandise sèche, les matériaux de

construction, le bois, les animaux de boucherie, les produits de la ferme, la crème et le lait de la beurrerie de Farrellton au pied de la montée Woodroad.

On "allait au train" rencontrer les voyageurs, parents et amis et recevoir les dernières nouvelles de la ville. Un train spécial de fin de semaine transportait les touristes et les vacanciers ayant un chalet le long de la rivière ou sur les bords des nombreux lacs de la région. Des équipes de hockey ou de balle-molle se permettaient des voyages au village voisin et même à Maniwaki, accompagnés souvent du curé qui encourageait ses équipes.

Le chemin de fer donnait du travail à plusieurs villageois. Farrellton fut le terminus de la ligne en 1892. Le chef de gare pouvait facilement se comparer en importance au médecin, au notaire et même au curé. Il fallait être en bon terme avec lui pour être embauché comme cheminot. On le consultait pour l'horaire des trains de voyageurs et l'expédition de la marchandise. Il voyait au courrier et aux télégrammes. L'uniforme bleu aux gallons d'or et le képi rehaussaient son importance et sa dignité. Farrellton dépendait du chef de gare de Wakefield.

Dans les années 1920-28, grâce au train, on put transporter facilement sur les chantiers de Pagan et de Chelsea le gravier et le sable de la sablière de Farrellton nécessaires au bétonnage des barrages. Une exploitation qui créa plusieurs emplois.

Il fallait des équipes pour l'entretien de la voie ferrée, redresser le rail, ajouter du concassé sous les dormants qu'il fallait remplacer, entretenir les nombreuses petites stations rouge-vin du réseau. Plusieurs gens de Farrellton passèrent une grande partie de leur vie à l'emploi du C.P.R., fiers de leur travail et heureux de retirer une petite pension une fois retraités. On se souvient encore des J.F. O'Rourke, John and Wilfrid Carroll, Jim Daly, Charles Rooney et Thomas McCambley de Venosta.

Le 2 janvier 1948, le chemin de fer "Canadian Pacific" ou simplement appelé "The Railway Company" signa une entente avec la paroisse pour donner aux religieuses enseignantes une sortie sur le corridor de la voie ferrée et un droit de passage jusqu'à l'école qui se trouvait alors sur le terrain voisin du magasin général Renaud.

THE RUPERT & NORTH WAKEFIELD TELEPHONE Co, (Alcove)

La ligne téléphonique de la région a toute une histoire et il fallut uelques années avant d'avoir un réseau unique pour communiquer plus facilement avec le monde entier.

Pour rejoindre plus facilement ses patients, le docteur Pritchard d'Alcove fonda une compagnie de téléphonie dans les années 1914-15. Elle donna un service assez boiteux n'ayant pas vraiment de personnel responsable pour assurer son bon fonctionnement.

Harvey Ryan, démobilisé de l'armée de l'air après la guerre de 1939-1945, acheta le réseau qui servait les 105 clients d'Alcove, Rupert et des deux côtés de la rivière Gatineau jusqu'à Farrellton. Les centrales voisines étaient Gracefield, Maniwaki et Wakefield qui servait de Masham.

Une part dans la compagnie coûtait 10\$ et donnait droit à un poteau téléphonique, le client payait \$1.45 par mois pour le service.

L'entretien de la ligne revenait au propriétaire qui n'avait pas le droit de la faire passer le long de la route 105. Le tableau de distribution se trouvait dans la maison de Harvey et permettait la communication 24 heures par jour. A domicile, une pile alimentait l'appareil qui durait au moins un an si on se servait raisonnablement du téléphone. Qui renouvelait sa pile à tous les trois mois était vite soupçonné d'avoir un intérêt marqué pour "écouter au téléphone", une pratique très courante avant l'avènement de la ligne privée. Avec un tel système téléphonique, la confidentialité devenait impossible et il était facile de faire circuler les nouvelles même les fausses. Un curé de la paroisse connaissant l'indiscrétion de plusieurs de ses paroissiens prenait un malin plaisir à faire un appel avant de se mettre au lit pour leur souhaiter "une bonne nuit": "Chaps, have a good night!"

Les centrales privées acheminaient les appels interurbains par l'intermédiaire du réseau téléphonique Bell relié à chacune d'elles; à son tour, Bell devait faire appel à leurs services pour loger un appel sur leur territoire; ainsi, de la ville, on ne pouvait pas communiquer avec la centrale de Pagan sans passer par Alcove

Harvey Ryan vendit son réseau à Bell en 1949.

Parmi les premiers clients, on compte les Gamble, James et Robert Pritchard, Gibson, Johnston, Keney, Irwin Smith, McPhee, George Nesbitt, Hamilton, Chilscott, Boyd, James Woods, Colin Peterkin, John Hall, Frank Farrell, George McLellan, Foster Shouldice, Robert Moore, Louis Blais, Larry et James Plunkett (1920) et le curé Chénier qui fit beaucoup pour promouvoir la ligne téléphonique dans la paroisse. Pour un meilleur service, il fit installer une ligne métallique.



L'ancien couvent des Religieuses



MAGASIN RENAUD et ANCIENNE ÉCOLE

L'ÉCOLE



2ième école Saint Joseph

Dès sa fondation, le village de Farrellton se dota d'une école dite de campagne embaucha un seul professeur. On y admettait tout le monde, anglais, français, catholiques et protestants. Chacun y trouvait son compte. L'école brûla en 1923.

Un rapport d'un inspecteur dans les années 20 nous donne une idée de la premier école Saint Joseph:

Monsieur l'Inspecteur Général

Conformément à vos instructions, j'ai le 29 novembre dernier, fait l'inspection de la maison d'école du Village de Farrellton sis à quelques arpents de l'église, et vous soumetts rapport de ma visite.

C'est un terrain d'à peu près 4000 pieds de superficie qu'est érigée cette maison.

Ce terrain est sec, se draine facilement, grâce à son inclinaison assez marquée, et forme un rectangle orienté de l'est, à l'ouest, sis en bordure du chemin qui longe son côté Est tout près de la Gatineau.

A l'ouest de la maison et à une distance de quinze ou vingt pieds, le terrain présente une élévation abrupte que

surmonte une latrine à deux compartiments, latrine à fosse fixe non étanche.

DESCRIPTION DE LA MAISON D'ÉCOLE

C'est une structure en bois sur maçonnerie solide, qui date de 1900. Elle forme un rectangle orienté parallèlement au terrain de l'Est à l'Ouest et comporte deux étages: la cave et le premier.

La cave a une hauteur moyenne de six pieds, est bien aérée et renferme un calorifère à air chaud.

L'étage supérieur forme les salles de classes, on n'y trouve ni service d'aqueduc, ni tuyauterie pour les eaux, ni appareil de ventilation, ni vestiaires.

Le plancher, vaste aire de 37' x 25' est rugueux et sale, les murailles, hautes de 12 pieds ont reçu autrefois un enduit qui semble avoir été vert, mais la couleur a perdu beaucoup de son assurance.

...perpendiculairement à son grand axe, la bâtisse est divisée vers son tiers en deux compartiments qui constituent chacune une salle, une classe.

Le compartiment est le plus grand, il mesure 25' x 25' et sert aux élèves de langue anglaise, au nombre de 16 que dirige Mlle Ryan. Le compartiment d'arrière, situé à l'Ouest mesure 25' x 11' x 8' et reçoit les élèves bilingues qui, au nombre de 32, suivent les leçons de Mlle E. Béland.

C'est en compagnie de ces demoiselles et de Mlle Maisy O'Rourke que j'ai procédé à ma visite.

DESCRIPTION DE LA CLASSE BILINGUE

...l'institutrice est adossée au mur Sud, de sorte que les élèves reçoivent la lumière de la fenêtre sud en pleine face.

L'assistance moyenne de cette classe est de 32 élèves âgés de 7 à 16 ans qui s'écrasent sur 12 tables-bancs.

CONCLUSION

La classe bilingue de l'école de Farrellton, plus nombreuse que la classe anglaise, y occupe cependant le plus petit compartiment. L'espace y est si restreint que chaque élève y occupe une superficie de plancher inférieure à 9 pieds et dispose d'un espace d'air inférieur à 109 pieds cubes quand les règlements scolaires exigent un minimum de 150 pieds cubes

L'école de Farrellton suffirait amplement aux 48 élèves qui la fréquentent. Elle pourrait même facilement accommoder 60 élèves auxquels elle assurerait un cubage d'air de 186 pieds et une superficie de plancher supérieur à 15 pieds.

Pour cela, il faudrait:

ou bien diviser l'école de façon plus judicieuse;

ou bien intervertir l'habitation des pièces, i.e. que la

classe la plus nombreuse se servirait de la pièce la plus spacieuse et vice versa.

Pour remplacer la petite école dévastée par l'incendie, on pensa que le grand sous-sol de la nouvelle église bâtie en 1915, pourrait accommoder les élèves mais on réalisa que la transformation du local serait trop onéreuse; on s'accorda pour bâtir sur le même site une école en bois à deux étages que devait remplacer plus tard l'actuelle école Saint Joseph voisin du terrain de l'église.

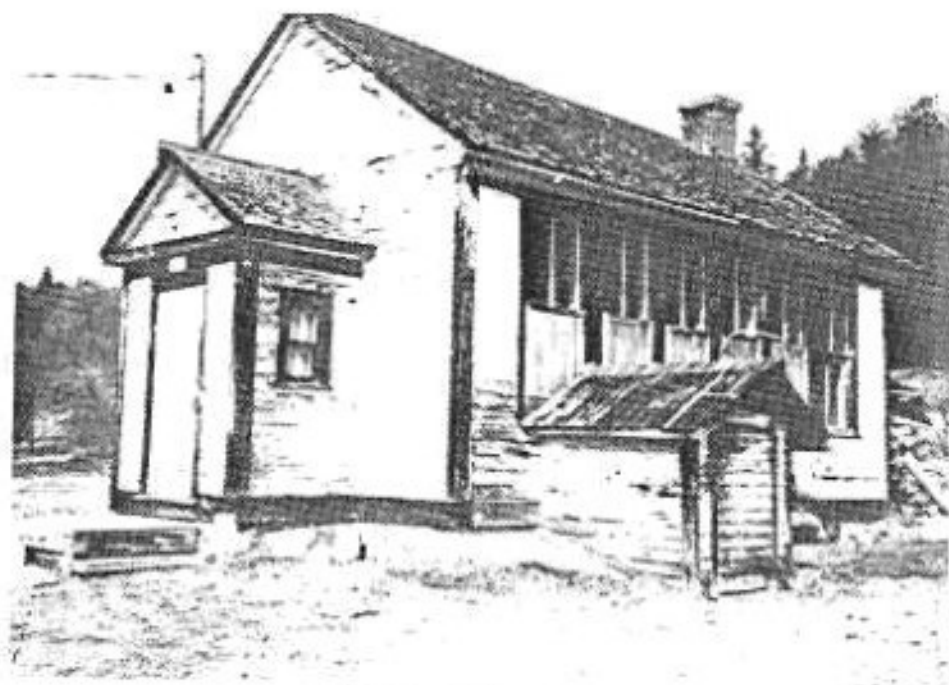
L'arrivée des Soeurs grises de l'Immaculé Conception de Pembroke, en 1930, fit progresser l'école qui offrit alors le cours secondaire ou "high School" permettant au élèves, une fois le cours élémentaire terminé, de poursuivre leurs études sur place au lieu de s'exiler en ville. Le premier étage de l'école logeait l'élémentaire et le deuxième les étudiants du "high School"

L'école devint catholique, au déplaisir des Protestants qui se sentirent brimés de leurs droits, et avec raison, puisqu'on les privait d'un service dont ils bénéficiaient depuis la fondation du village et pour lequel ils payaient les impôts scolaires. Ils retirèrent leurs enfants pour les envoyer à Saint Michael, Low ou à une petite école bâtie de l'autre côté de la rivière non loin de la ferme Kelly.

A cause d'un différend entre la soeur supérieure et le curé McGregor datant du temps où les deux travaillaient dans une même paroisse, à Ottawa, les Soeurs décidèrent de se retirer de la paroisse en 1941, les Soeurs de la Charité de l'Immaculée Conception du Nouveau Brunswick les remplacèrent.

L'ÉCOLE FRANÇAISE

Quelques parents canadiens-français convinrent que leurs enfants avaient droit à un enseignement français. Monsieur Alphonse Lauriault et quelques autres paroissiens travaillèrent à la promotion de l'école française et obtinrent assez facilement un octroi du département de l'éducation du Québec pour lancer cette école. On logea d'abord les quelques élèves dans une maison appartenant au Magasin Fernand Renaud avant de bâtir de l'autre côté de la rivière une petite école construite par Raymond et Jack Daly. Soeur Honorine devint la directrice et unique professeur. La petite école abandonnée existe toujours, un paroissien l'acheta en 1997 pour la transformer et en faire son domicile.



L'école française

UNE NOUVELLE ÉCOLE SAINT JOSEPH

Comme l'école paroissiale, ne répondait plus aux besoins de la population, le ministère de l'éducation jugea bon de bâtir une école plus grande et plus fonctionnelle, elle fut construite en 1951 sur le site situé au nord du terrain de la Fabrique Saint Camillus, les religieuses abandonnèrent leur petit couvent sans trop de chagrin puisque la nouvelle école leur offrait le logement.

On améliora le programme d'études. En 1960, l'école acquit un laboratoire de sciences et une bibliothèque bien garnie. On pouvait y compléter son "High School" très facilement. La population demandait une formation technique et académique encore plus poussée. Au Québec, 1960 évoque le début de la "révolution tranquille" et de grands changements dans le système d'éducation. L'école Saint Joseph redevint malheureusement une école élémentaire et les religieuses allèrent enseigner à Saint Michael de Low. En 1970, Saint Joseph School dut fermer ses portes, les élèves anglais optèrent pour Saint Michael ou Wakefield et les français pour Masham.

L'école Saint Joseph devenu vacante, un comité de citoyens de Farrellton et des environs élaborer des plans pour transformer le bâtiment en un centre communautaire pour répondre aux besoins de la population des jeunes et personnes âgées.

Le vaste espace permettrait facilement d'avoir une salle d'amusements pour les gens âgées, une autre pour ceux et celles qui voudraient s'adonner à un hobby tel que travail du bois, sculpture et autres petits travaux qui pourraient même être rémunérateurs. Une salle de jeu de cartes, une autre de musique, une cuisine pour le café et même une petite chapelle. Il serait peut-être possible, pensait le comité, d'avoir des religieuses retraitées qui ne demanderaient pas mieux que de se dévouer à cette oeuvre. Elles pourraient aussi s'occuper de l'éducation catéchistique des jeunes et moins jeunes. Le projet avorta; le ministère de l'éducation qui voulait bâtir une école française dans la région découvrit l'existence de l'école abandonnée, il jugea qu'elle servirait parfaitement à ce projet éducatif, c'est ainsi que l'école Saint Joseph reprit ses activités en 1974. Monsieur George Singfield fut le Principal, avec Reynald Belleville, Monique Belleville-Leroux et Éléonore Vachon-Carroll comme premiers professeurs de Saint Joseph devenu français pour recevoir les enfants des municipalités de Farrellton, Low, Kazabazua et Venosta.

On peut rappeler la mémoire des professeurs pionniers de l'école Saint Joseph: Eva Clancy (1886) Louise Kilroy (1907), Bertha Farrell (1916) Margaret Lynch (1918), Mary Feney (1923), Anna Kennedy (1927), Helen Plunkett-Sullivan (1957-70) qui enseigna aussi à Fieldville, Carrie Kehoe, Mary Kehoe, Katherine Daly, Alice Smith, Annie Gannon, Miss Thom, Minnie Ryan, Mary Redmond and Hilda Staton



La nouvelle école Saint Joseph



HELEN SULLIVAN

Elle fut longtemps organiste
et très engagée dans les activités paroissiales



LA VIE PAROISSIALE

A L'ÉGLISE

Avant L'avènement du train et l'état déplorable de la route 105 qui jusqu'en 1950, était une ruine pour les autos, on n'allait pas en ville à moins d'absolue nécessité. Pendant longtemps, les bonnes gens de Farrellton se déplaçaient en voiture l'été et en "sleigh" l'hiver. Elles avaient un éventail assez limité d'activités sociales. La vie se résumait aux travaux des champs, à la fréquentation de l'école par quelques enfants et durant l'automne et l'hiver, les hommes et les jeunes gens s'absentaient pour travailler aux chantiers, souvent accompagnés de leurs fils parfois âgés seulement de 12 ans.

Les deux magasins généraux assez bien pourvus offraient tout ce qu'il fallait pour mener une vie assez décente mais rude.

La grande rencontre sociale était sans-contredit le rendez-vous du dimanche matin, à l'église paroissiale. Très peu de gens fréquentaient l'église sur semaine à cause des travaux des champs et la distance du foyer à l'église, la messe se célébrait tôt le matin, l'hiver dans la sacristie.

La première église à l'extrémité nord du cimetière, tout près de la route 105 devint trop petite et manifestait de la fatigue, il fallut consolider les murs faillés qui s'écartaient peu à peu de leur niveau horizontal, faiblesse des fondations causées probablement par le dynamitage que demandait la construction de la voie ferrée et plus tard par les vibrations du train passant à quelques jets de pierre de l'église. Malgré l'opposition de plusieurs paroissiens, le curé Chénier, entreprit la construction de l'église actuelle. Elle fut terminée en 1915. C'est grâce à son influence que fut bâtie le pont couvert de Farrellton.

On se servit des pierres des murs de la première église pour bâtir les fondations. Beaucoup de fermiers offrirent du bois de construction et du travail bénévole car l'avoir de la paroisse ne pouvait pas se permettre une telle construction.

Monsieur David McSheffrey fit un don de 20,000" pour amortir la dette. L'argent fut déposé dans les coffres du diocèse d'Ottawa. Une partie de cette somme servit à reconstruire la salle paroissiale rasée par le feu. Une autre partie aurait servi à financer quelques oeuvres diocésaines, une fois l'argent dépensé, la dette de l'église se retrouvait au même point: \$20,000... Difficile de dire qu'on respecta parfaitement l'intention du donateur.

Le lancement de la centrale Pagan en 1928 permit l'électrification des villages le long de la rivière Gatineau et plus tard des fermes dans les années 40 sous le gouvernement Duplessis.

Auparavant, l'éclairage de l'église se faisait au carbure,

même procédé employé pour les wagons passagers du chemin de fer. Le gaz se préparait au sous-sol de l'église à l'aide d'un appareil qui existe toujours. Le chauffage au bois avec système à vapeur fut remplacé par le chauffage à l'huile et le système à air chaud.

On allumait les fournaies de l'église le samedi matin pour avoir un peu de chaleur le lendemain matin. Le procédé consistait à puiser dans l'immense citerne de sous-sol de l'église l'eau qui venait du toit, et à la porter à ébullition pour faire circuler la vapeur dans un tuyau de trois pouces de diamètre installé le long des bancs des allées latérales. La dilatation du conduit faisait un bruit d'enfer. Depuis plusieurs années, l'église et le presbytère bénéficient d'un système à l'huile à air chaud. Il y a une fournaise pour la sacristie et deux l'église. L'hiver, sur semaine, on se contente toujours de chauffer la sacristie pour la messe qui se célèbre tôt le matin.

Près de l'église, devant l'école Saint Joseph actuelle, des abris en bois hébergeaient les chevaux pendant la messe, surtout durant l'hiver. Certains devaient partir très tôt le dimanche matin quand il fallait voyager en voiture ou en "sleigh" d'aussi loin que les fermes situées aux confins de Fieldville. Il semble qu'aujourd'hui plus les moyens de transport s'améliorent, plus l'église s'éloigne... à en juger par la faible assistance à la messe de fin de semaine.

Le curé McGregor fonda la Mission de Holy Cross qui en 1940 avait son église de quelques 400 places. Le curé disait la messe tôt le dimanche matin pour retourner en vitesse célébrer à Farrellton, il faisait le trajet en auto et en "boggie" l'hiver. Le presbytère a toujours un garage-écurie pour garer la voiture du curé et peut toujours loger un cheval et une vache. On remisait au 2ième étage le foin donné par les cultivateurs en guise de dîme. "Next year, cut your weeds earlier" de dire le curé Cunningham.

Comme dans toutes les paroisses, il existait des confréries: les Dames de Sainte-Anne encore actives aujourd'hui, les Enfants de Marie; plusieurs jeunes assuraient le service de la messe et d'autres, revêtus de la soutane noire et du surplis blanc, rehaussaient la liturgie de leur présence dans le sanctuaire.

Durant longtemps, les sermons étaient bilingues, le célébrant prêchait plus d'une heure en anglais et en français. De nos jours, ces genres de sermons "sans fin, sans forme et sans fond" auraient vite raison de la patience des gens. Dans le temps, on s'y prêtait, on endurait, on dormait bien souvent surtout après avoir fait le "train" en vitesse avant de venir à l'église.

Il y a de bonnes histoires que les gens retenaient de leur curés irlandais qui ne manquaient pas d'esprit. Aux paroissiens de Low, : "Low by name and low by nature", "some give according to their means, some according to their meanness".

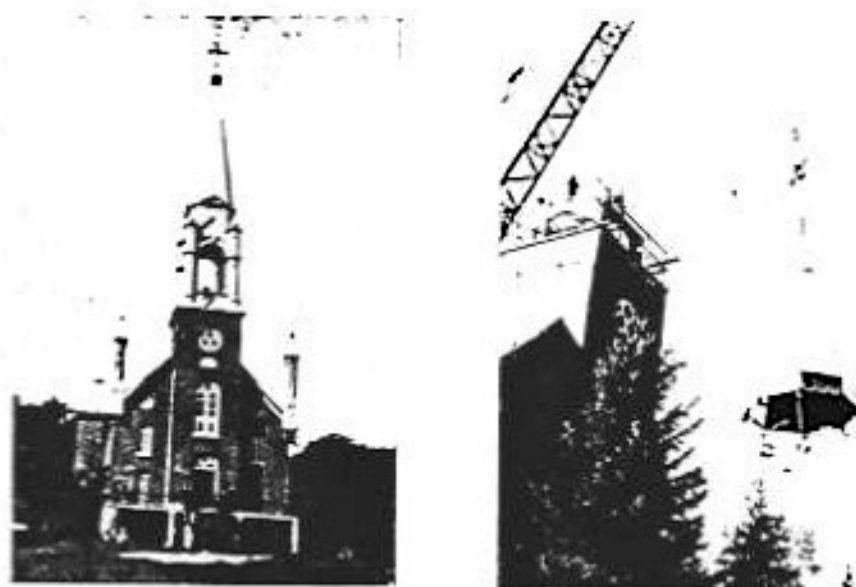
Toutes les inscriptions dans les registres se faisaient en

anglais et trop souvent, le curé massacrait les noms français qu'il écrivait au son; la plupart des gens étant illettrés ne pouvaient vérifier le document qu'ils signaient de peine et de misère. Quelques curés français n'étaient pas plus habiles.

À l'occasion des célébrations de premières communions et d'autres événements marquants, le curé McGregor aimait à organiser une fête sur le terrain du presbytère.

La nouvelle église terminée en 1915 avait les allures d'une basilique avec sa structure en brique, son ameublement de chêne et d'érable, ses verrières encore très belles qui, dit-on, valent au moins 10,000\$ chacune aujourd'hui. De fabrication montréalaise, elles furent offertes par les familles aisées de Ramellton. Dernièrement, il fallut dépenser 15,000\$ pour sauver cinq d'entre elles du côté Sud. La structure en plomb commençait à céder sous la pression du verre bombée par l'effet de la chaleur du soleil.

En 1954, l'ouragan Hazel emporta le beau clocher de l'église qui tomba du côté Nord, il était très élégant, il surplombait avec beaucoup de majesté le petit village de Ramellton. Ce n'est qu'en 1960 que la Fabrique put le restaurer. Une structure de fer assise sur une forte base de ciment au sous-sol supporte un clocher beaucoup moins haut qui ne cadre pas avec l'architecture de l'église. La fabrique n'avait pas d'autre choix que de réparer selon ses moyens financiers.



Saint Camillus en 1915.
Le clocher détruit en 1954 par "Hazel"
fut restauré en 1960

LE PIQUE-NIQUE ANNUEL

La tradition du pique-nique du troisième samedi de juin s'éteignit en 1996. Le but de cet événement était d'aider financièrement la paroisse tout en faisant participer la communauté à différentes attractions, que ce soit la roue de fortune, le bingo, les ventes à l'enchère, le tire de chevaux toujours très populaires, il y avait même des manèges pour les enfants, tout le monde profitait de deux bons repas: le dîner et le souper préparé par les bénévoles.

Avant la construction de l'église en 1915, le pique-nique se déroulait près du chemin Wood où se trouve l'ancienne fromagerie. L'église terminée, le pique-nique se célébrait sur le terrain adjacent au stationnement, en face de la salle paroissiale. Plusieurs kiosques permanents se construisirent pour les différentes activités. Il y avait même tout près de la salle paroissiale un grand kiosque où l'on servait les repas, il fut incendié en 1983.

Pourquoi a-t-on abandonné le pique-nique annuel? Un manque d'imagination peut-être pour rendre les activités plus attrayantes. Un désintéressement de la part des jeunes qui manquèrent de souffle pour prendre la relève, le même groupe de bénévoles vieillissant sur qui les paroissiens comptaient toujours depuis des années pour le succès du festival abandonna avec raison de porter tout le fardeau du pique-nique alors que d'autres qui auraient pu aider n'ont jamais levé le petit doigt pour partager les responsabilités. Une attitude mesquine qui se retrouve dans bien des paroisses. On tenait beaucoup à la compétition de tire de chevaux dont la plupart des propriétaires venaient de l'extérieur et étaient tellement bien équipés qu'ils enlevaient les premiers prix et par le fait-même une grande partie du profit du pique-nique. Depuis 1996, on se rendit compte qu'un souper communautaire remplaçant le pique-nique était aussi profitable et demandait moins de préparation.

Le "turkey supper" du dernier samedi de septembre et le "turkey bingo" au début de décembre rassemblent toujours beaucoup de monde venant même des villages voisins, les profits aident financièrement à rénover ou à améliorer les bâtiments de la fabrique. En 1986, la Fabrique construisait du côté nord de l'église une rampe d'accès pour aider les gens qui n'ont plus la forme physique presque olympique qu'il faut pour monter les dix huit marches de l'escalier central.



Yvette Wend, Margaret Montague, Agatha Daly, Helen Sullivan, Mary Mahoney, Monica Kelly



Le dîner sera bientôt servi à la salle paroissiale



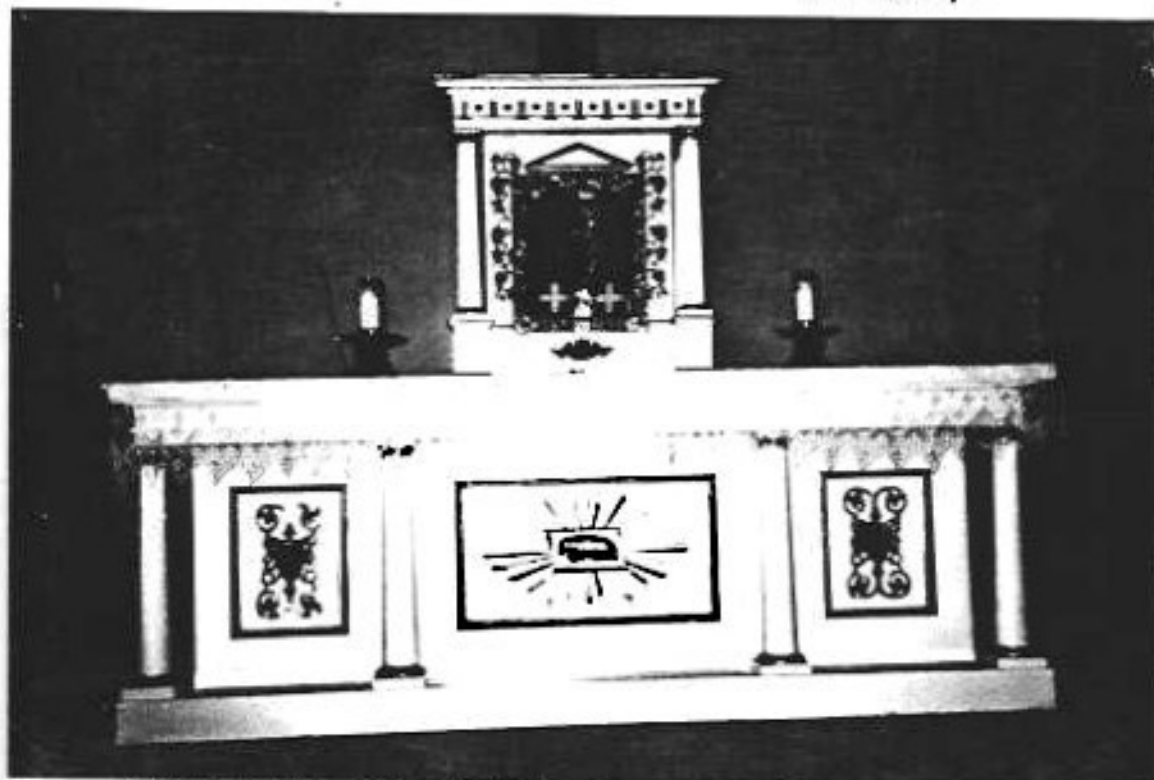
On observe les danses folkloriques
à l'occasion de la fête de Saint-Jean



La première église



Saint Joseph



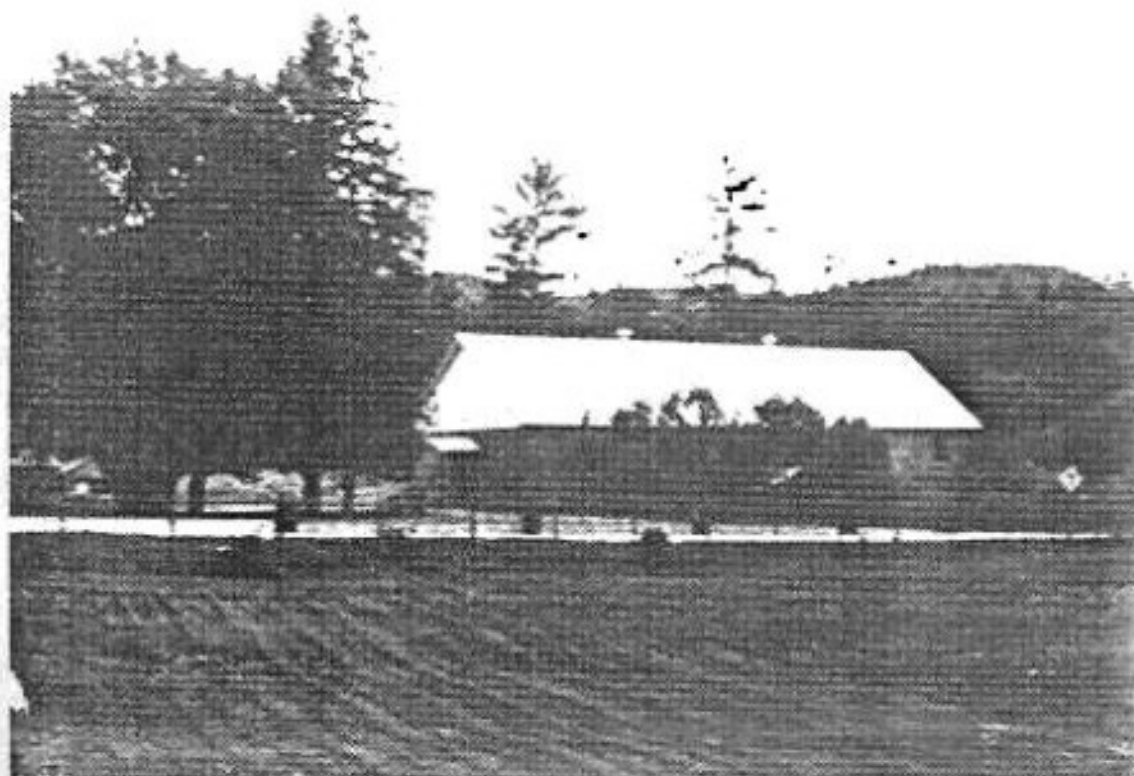
Autel de la 1ère église, (1860) maintenant autel du Saint Sacrement

LA SALLE PAROISSIALE

On se demande toujours comment il se fait qu'on construisit une salle paroissiale en face de l'église alors qu'on aurait pu aménager le sous-bassement de l'église actuelle. Il en coûtait peut-être trop pour finir cette immense cave, percer des portes et assurer les services sanitaires.

Le curé McGregor lança le projet d'une salle paroissiale au tout début de son mandat à Farrelton dans les années 35. Il pensait et avec raison qu'il fallait donner un rendez-vous aux jeunes de la région qui n'avaient pas d'endroit où se rassembler. La danse du samedi soir, presque condamnée par les curés voisins, garda sa popularité pendant plusieurs années, "on allait danser à Farrelton". Cette entreprise rapporta beaucoup d'argent, le feu détruisit complètement la salle en 1956. On reconstruisit la salle actuelle toujours très belle et solide avec un toit aux chevrons de chêne et plancher d'érable, malheureusement le manque d'isolation rend pénible le chauffage de la salle en hiver tellement qu'on évite de faire des activités durant cette période.

Un deuxième feu du temps du curé Cawley endommagea le toit qui fut refait avec l'aide financière des chevaliers de Colomb très actifs dans la région dans les années 60.



La salle paroissiale

ON RÉNOVE

l'église

En février 1991, la paroisse se permit une rénovation de l'église qui n'avait pas refait sa toilette depuis une quarantaine d'années, il était temps!

Le vert céda la place au bleu: on peignit le plafond un peu plus foncé que les murs et le plancher d'érable, une fois sablé et couvert d'une couche de "veratane", retrouva sa couleur d'antan qu'il avait perdu sous plusieurs couches de cire, il rehaussa énormément la décoration intérieure.

Depuis 1954, un baldaquin en contre-plaqué, décoré de tentures rouges vin et de multiple petites croix surplombait le maître-autel, c'était vraiment un affront à l'architecture de l'église et à son ameublement fait d'érable et de chêne. La croix maîtresse du baldaquin cachait partiellement l'intercession "Saint Camillus, pray for us" écrite en lettres d'or. Le plancher du sanctuaire fait de bois d'érable recouvra sa beauté une fois les tuiles vertes enlevées. Le maître-autel qui est maintenant l'autel-du Saint-Sacrement date de 1860, les deux statues de sainte Anne et de saint Patrick encore vénérées aujourd'hui faisaient partie du mobilier de la première église.

Le cimetière paroissial existe depuis la fondation de la paroisse. Dans les années 50, on décida d'y faire du ménage. Plusieurs détenteurs de lots s'étaient permis de décorer leur terrain de rosiers et d'autres plantes vivaces, par ailleurs plusieurs monuments funéraires abandonnés tombaient en morceaux, ce laisser-aller rendait très difficile l'entretien du cimetière. On décida de déraciner tous les arbustes et de jeter à la rivière les restes des pierres tombales et monuments tombés en décrépitude, plusieurs paroissiens pardonnèrent difficilement ces décisions cavalières du curé et des marguilliers. Les petites pierres tombales des six enfants de la famille Daniel et Catherine Driscoll de Fieldville qui moururent de la diphtérie entre les 13 décembre 1891 et le 13 janvier 1892 connurent le même sort: Daniel, 14 ans, David, 13 ans, Patrick, 11 ans, Martin, 4 ans, Florence et Catherine, 2 ans. Les restes du donateur du terrain de la Fabrique, Samuel Lord connurent aussi le même destin.

Aujourd'hui, le cimetière de Farrellton comme tous les autres de la région est très bien entretenu.

l'administration

Le laïcat de Saint Camillus et de toutes les autres paroisses de la Moyenne Gatineau comprit que l'avenir des communautés chrétiennes est entre ses mains et s'empessa de mettre en pratique la politique diocésaine très imbue des orientations données par Vatican II. Depuis avril 1992, le curé ne s'occupe plus d'administration. Madame Winnifred Fields est la "chairperson" de la Fabrique et exerce ses responsabilités avec beaucoup de doigté et de zèle, assistée par six

marguilliers. Les comptes de la paroisse Saint Camillus comme les comptes des autres paroisses et missions de la Moyenne Gatineau sont tenues par des paroissiens et paroissiennes qui font un excellent travail.

Depuis 1988, un seul pasteur assure les services pastoraux des six paroisses et dessertes de la Moyenne Gatineau avec un vicaire dominical en fin de semaine, soit Lac Sainte-Marie, Kazabazua, Venosta, Martindale, Fieldville et Farrelton qui tous partagent les coûts des services pastoraux, de la rémunération du pasteur et de l'entretien du presbytère Saint Camillus de Farrelton.

et la liturgie

Lancé en 1986, le comité de liturgie voit à ce que ses membres présentent à tour de rôle le thème de la célébration liturgique dominicale, fassent les annonces lisent les lectures et la prière universelle. Depuis quatre ans, le service de l'autel est assuré par des adultes et des jeunes. La paroisse a une bonne chorale qui tient à ses pratiques régulières du mardi soir. La préparation des sacrements de réconciliation, de communion et de confirmation se fait par des laïcs très engagés. La paroisse se prépare à assumer les changements qui pourront se produire dans l'avenir, bien consciente que la présence d'un curé-pasteur pouvant assurer le ministère des six paroisses sera bientôt révoquée.

Le "Sunday School"

En septembre 1983, Doreen Rose-Lemieux lança le projet du "Sunday School". Étant jeune et membre de l'Église Unie Doreen avait beaucoup profité de ces rencontres d'enfants du dimanche matin. Pourquoi ses enfants et ceux de Farrelton ne pourraient pas jouir des mêmes avantages? Étant maître de chant, elle l'est toujours, Doreen s'adjoignit Wendy Fleury et plus tard Geraldine Latimer-Plunkett pour animer les rencontres, toutes deux décédées depuis. Deborah Joynt est l'animatrice depuis quatre ans.

A la messe dominicale, les enfants se ressemblent avec l'animatrice dans la sacristie, autrefois au sous-sol, pour célébrer à leur façon la Parole du jour. Ils rejoignent les adultes pour la célébration de l'Eucharistie et montent à l'autel réciter le Pater et échanger la paix avec le célébrant et les personnes préposées au service de l'autel.

C'est une belle préparation éloignée aux sacrements du pardon et de l'eucharistie puisqu'on leur enseigne aussi les prières usuelles, une tradition qui, malheureusement, se perd dans les foyers.

Les enfants font du coloriage, du découpage de dessins bibliques. Ils ont initiés aussi aux belles histoires de l'Ancien Testament et de la vie de Jésus. Ils apprennent des chants et des mimes qu'ils présentent à l'assemblée à l'occasion de Noël ou d'un autre événement important.



Winnifred Fields



Le conseil de Fabrique

Douglas Hogan, Eva Plunkett, Bernard Lemieux, Karen Pilon, Bruno Godbout, James Nealon, Winnifred Fields.



Debby Joynt-Picard, Laura-Lee Hogan et leurs enfants du Sunday School



Sainte Anne (1883)



Saint Antoine
Don de James Nealon



Avant la rénovation



Après la rénovation

LES "HOME BOYS"

La première guerre mondiale laissa beaucoup de séquelles malheureuses dans la société européenne, la pauvreté et la décimation de plusieurs chefs de famille engendra la misère et augmenta le nombre d'orphelins. Que pouvait-on faire pour soulager la misère de ces nombreux enfants et leur redonner un foyer. On pensa que le Canada entre autres pays pouvait les recevoir et les aider à rebâtir leur vie. Plusieurs enfants londoniens arrivèrent au pays dans les années 20. Des congrégations religieuses s'occupèrent de les placer dans des foyers surtout irlandais. Ils vinrent dans la Moyenne Gâtineau avec un groupe d'enfants qu'ils offrirent aux familles les encourageant à les adopter et leur donner ainsi une nouvelle famille. Il semble qu'on ne soupçonna pas le danger qu'il y avait pour ces enfants anglais de vivre dans un milieu irlandais qui se souvenait de ces maux dont les envahisseurs anglais avaient accablé leurs ancêtres en Irlande. On identifiait ces jeunes sous le nom de "Home boys".

En fait, la plupart des familles traitèrent ces nouveaux venus comme leurs propres enfants, d'autres plus dures les considéraient comme des enfants de seconde classe de qui ils pouvaient exiger beaucoup de travail sans grande compensation en retour. Ils recevaient le strict minimum en nourriture et en habillement et ne pouvaient fréquenter l'école régulièrement. Un d'eux rapportait qu'il était heureux de se réchauffer les pieds dans la bouse fraîche, obligé qu'il était de rester nu-pied le plus tard possible à l'automne ou tôt au printemps.

Des visiteurs venaient se rendre compte de leur situation, les familles sans coeur voyaient à ce que ces jeunes fassent bonne figure de peur de perdre une main d'oeuvre si bon marché. Ils les habillaient déceimment avec ordre de ne rien déclarer de ce qu'ils vivaient sinon le traitement serait durcirait. C'est ainsi que certains enfant eurent une jeunesse triste, mal aimés et prisonniers de la bonne charité chrétienne qui avait inspiré ces gestes de miséricorde. Ils avaient tous en Angleterre des membres de leur famille qu'ils n'ont jamais revus.

Tous moururent à un âge assez avancé malgré tout, et la plupart fondèrent un foyer.



LES SPIRITAINS A FARRELLTON DEPUIS 1979

LA MOYENNE GATINEAU, c'est Farrellton, Fieldville, Kazabazua, Venosta, Martindale et Lac Sainte-Marie.

En 1978, Mgr. Proulx évêque de Hull, offrait aux Spiritains le ministère pastoral de la région de la Moyenne Gatineau pour laquelle il avait de la difficulté à trouver des prêtres. Une situation qui cadrerait bien avec les attributs de la Congrégation du Saint-Esprit prête à aller où il est difficile de trouver des "ouvriers". Les Spiritains acceptèrent avec joie cette pastorale bilingue; des six paroisses et dessertes, seule la pastorale à Lac Sainte-Marie ne se fait qu'en français.

Ils arrivèrent en avril 1979 pour vivre dans les trois paroisses avec résidences à Lac Sainte-Marie, à Low et à Farrellton. En 1985, les trois pasteurs décidèrent de faire vie commune à Low qui est vraiment le centre géographique de la Moyenne Gatineau. Depuis 1988, le Père Bruno Godbout est seul; nommé curé à Farrellton en 1986 il décida d'abandonner la résidence de Low pour loger dans le presbytère de Farrellton et assurer le ministère pastoral de tout le territoire de la Moyenne Gatineau avec l'aide d'un vicaire dominical. Il est le vingt-cinquième curé de la paroisse Saint Camillus de Farrellton.



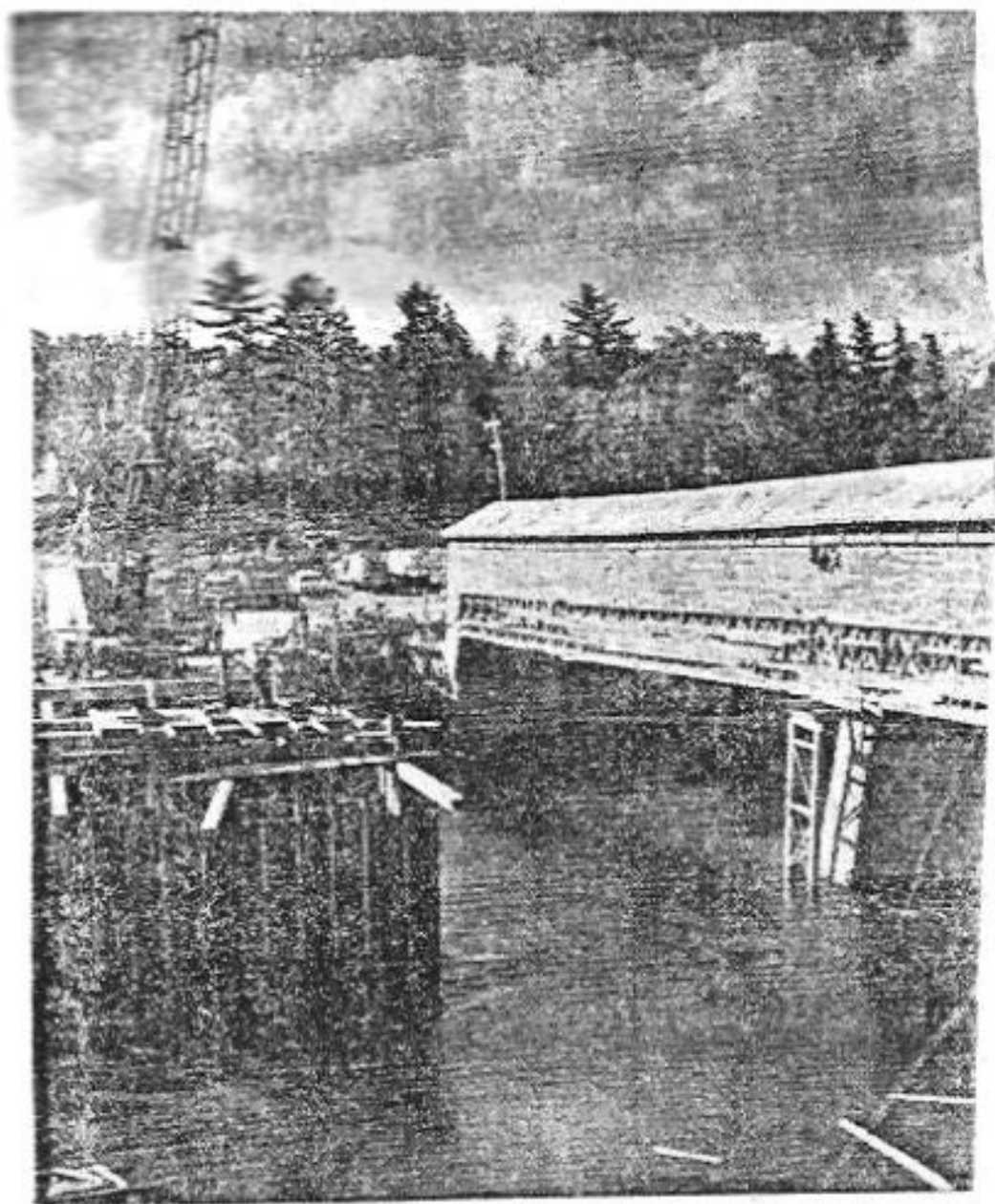
Léo Leblanc c.s.sp.



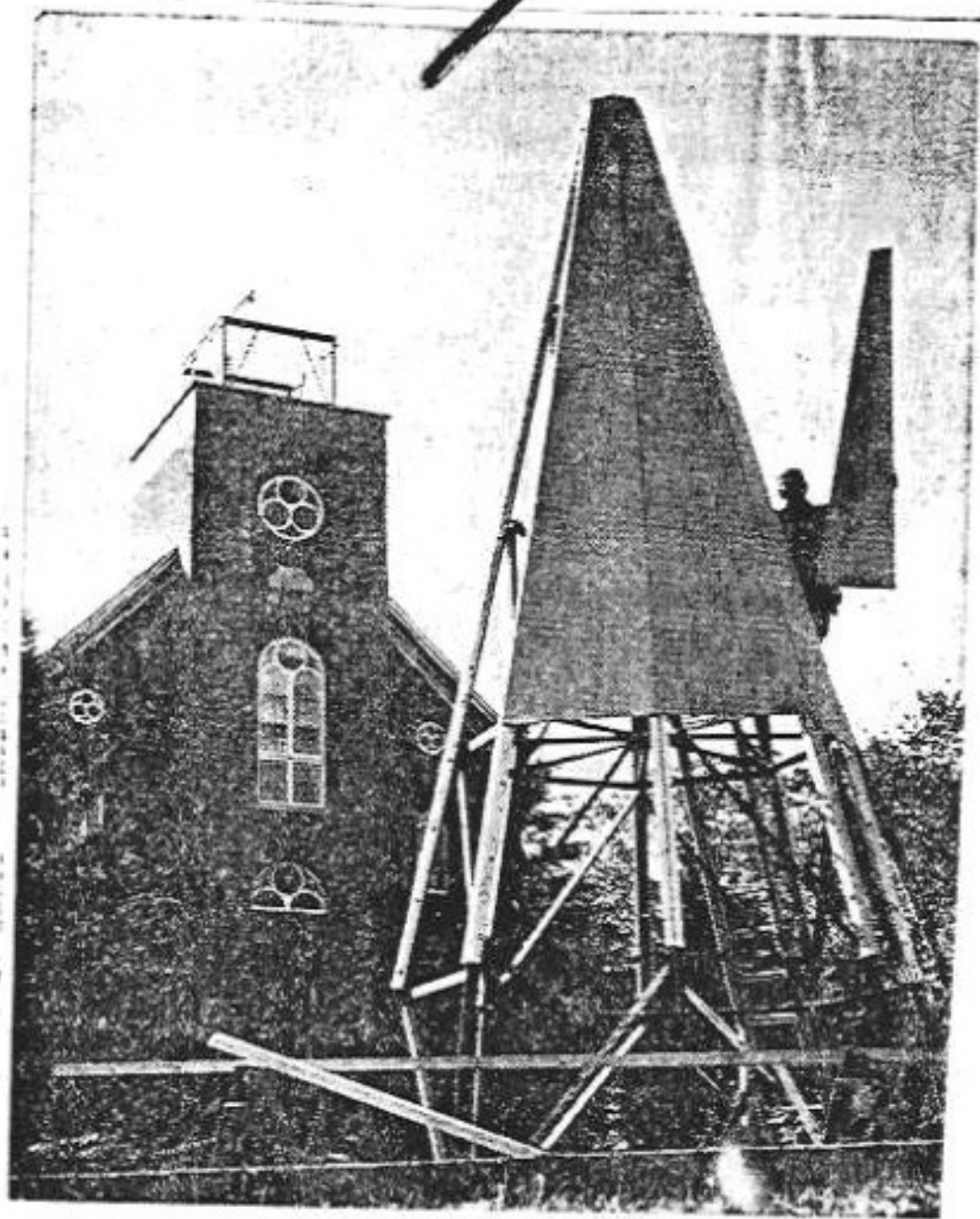
Bruno Godbout c.s.sp.



Ulric Pellerin c.s.sp.



L'ancien et le nouveau



On monte le nouveau clocher (Emmanuel McSheffrey)

Les curés de Farrellton

Thomas O'Boyle O.M.I.	1850-54
Patrick McGoev o.m.i	1854-61
G.B.Ebrard	1861
Camillus Gay	1861-75
Patrick Mehan	1875-76
Bartholomew Casey	1876-78
M McCarthy	1878-89
W.J Holland	1890-93
J.E.McGuire	1891-93
James Foley	1892-01
Patrick Fay	1901-07
Auguste Chénier	1907-23
M.J.Norman	1924-32
John Cunningham	1932-37
F.J. McGregor	1937-57
Thomas Cawley	1957-70
Maurice Cadoret	1970-70
Gerald Michaud	1970-74
A.J. Maynen	1974-75
John J. Bérubé	1975-76
Alphonse A. Robert	1976-79
Léo Leblanc c.s.sp.	1979-84
Ulric Pellerin c.s.sp.	1984-86
Bruno Godbout c.s.sp.	1986-

PRETRES, RELIGIEUSES ET RELIGIEUX DE LA PAROISSE

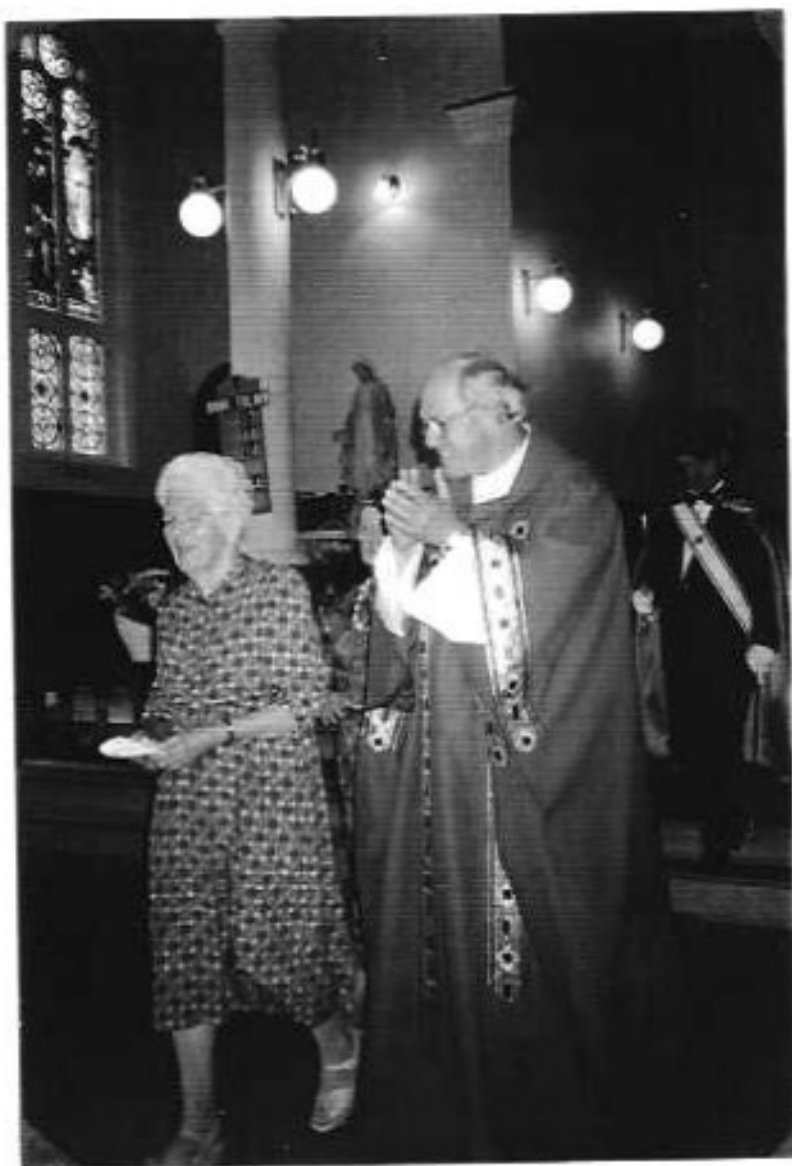
L'abbé Thomas O'Rourke ordonné prêtre le 2 février 1950 et Carl Kelly, oblat, le 15 juin 1958.

Les religieuses de la paroisse sont:

Ann Brennan	(Sister St Ann)
Bertha Bradley	(Sister Bertha)
Elizabeth Cassidy	(Sister Mary Loyola)
Mary A. Cassidy	(Sister Irma)
Eleanor Daly	(Sister Mary Eleanor)
Geraldine Daley	(Sister St. Olive)
Margaret Daly	(Sister Mary Teresa),
Mary Daly	(Mary of the Visitation),
Nora Daly	(sister Brigid)
Susan Daly	(Sister Joan),
Margaret Donovan	(Sister Columban),
Nora Kelly	(Sister Mary Callista)
Mary McCaffrey	(Sr Mary Francis of Jesus)
Margaret O'Rourke	(Sister Mary Camilla)
Theresa Plunkett	(Sister Alexis)
Theresa Daly	(Sister Callista)
Evelyn Driscoll	(Sister Isabelle)

Les Frères

Philip Kelly	(Brother Martin, O.F.M.)
Dennis Mahoney	(Brother Dennis, C.B)
Bartholomew O'Rourke	(Br. Bartholomew, C.Ss.R.)
James McSheffrey s.j.	



Sœur Susan Daly à l'occasion de ses 60 ans
de vie religieuse dans la congrégation des Sœurs Grises
à la sortie de l'église avec le curé Bruno Godbout (16 août, 1998)

TABLE DES MATIÈRES

Les 150 ans de la paroisse.....	01
Nos frères, les Irlandais.....	03
Plus que la patate.....	03
Domination normande -anglaise.....	03
Avant Jacques Cartier.....	06
Le Nouveau Monde.....	06
Et la région de l'outaouais.....	08
Les premiers défricheurs.....	09
Saint Camillus de Farrellton.....	11
Qui était Monsieur Patrick.....	11
Le début d'une paroisse.....	12
Le premier curé.....	12
Le premier presbytère.....	13
Le patron de la paroisse.....	14
Farrellton perd ses plumes.....	15
Les chantiers.....	17
Au village de Farrellton.....	21
Communications.....	25
La rivière Gatineau.....	25
La route.....	25
L'ère des chalands.....	25
La voie ferrée.....	27
The Rupert & North Wakefield Tel.....	33
L'école.....	35
Description de la maison d'école.....	36
L'école française.....	37
La vie paroissiale.....	41
A l'église.....	41
Le pique-nique annuel.....	44
La salle paroissiale.....	49
On rénove.....	50
L'église.....	50
L'administration.....	50
Et la liturgie.....	51
Le "Sunday School".....	51
Les "Home Boys"	55
Les Spiritains à Farrellton.....	56
Les curés de Farrellton.....	62

BIBLIOGRAPHIE

A Century of Schools
(Protestant Education in Wakefield, Masham, Low, (1850-60)

Collection "Up the Gattineau" Nos 06-10-12-13
Dictionnaire Larousse (Irlande)

Hurling Down the Pine (John W. Hughson & Courney C.J. Bond (1964)

The Irish world
(The history and cultural achievements of the Irish People)
Edited by Brian Brefeny

Collection "Nos Racines" Vol 01, page 40)

The Wildest Rivers (Venetian Crawford & Gunda Lambton (1996)



INDEX

Alcove	Page 25
Angleterre	04-05
Anne Sainte	14
Antoine Saint	53
Arlington	06
Arnprior	06
Aylen Peter	08
Aylmer	02
Barbezieux Alexis	12-19
Beemer gare	27
Beemer Horace	29
Belleville Reynald	39
Belleville-Leroux Monique	39
Berthier	07
Blais Louis	33
Booth J.R.	18
Boru Brian	03
Bouchette	09
Brandon	05
Brennan Delbert	64
Buckingham	02
Bytown	08
C.I.P.	18
Cahill Patrick	13
Camille de Lellis	14
Canada	05
Canadian Pacific	31
Canterbury	04
Cap Breton	06
Carroll Wildrid & John	30
Cawley le curé	49
Celtes	06
Chelso	01-09-13
Chénier, le curé	33
Chieti	14
Clancy Eva	39
Clondarf	03
Clova	19
Colomb Chevaliers	49
Colomban saint	03
Cork	05
Cromwell	64
Crown Timber Law	08
Currier J.M.	27
Daly Agatha	45
Daly Raymond	38-61-64
Daly Jack	38
Daly Jim	30
Daly Soeur Susan	63
Devil's Elbow	23
Diotte	29
Diotte	22
Driscoll	50
Duhamel Monseigneur	14-29
Duplessis	41
Eddy E.B.	18-27

Edouard VI	Page 04
Edwards	18
Elizabeth I	04
Enfants de Marie	42
États-Unis	05
Farrell Francis	22
Farrell Bertha	39
Farrell	21
Farrell Patrick	10
Farrell Frank	01-33
Farrellton	10-15-21-22-25-30-51-56
Feney Mary	39
Ferme-Neuve	19
Fields Winnifred	50-52
Fieldville	39
Fieldville	50
Fieldville	51
Fitzgerald	04
Fleury Wendy	51
Gales	04
Gallois	04
Gamble	33
Gatineau	03-13-18-21
Gatineau	03
Gatineau Nicholas	25
Gatineau-Hull	02
Gay Camille	14-15
Gendron pont	25-27
Gibson	33
Godbout Bruno	52-56-64
Gracefield	09
Gracefield	29-33
Grande Bretagne	05
Grands Lacs	06
Grosse-Ile	07
Guigues Bruno	12-13-14
Hall John	33
Hamilton	08
Hawsbury	19
Hazel	43
Henri VIII	04
Henri II	04
Hogan Douglas	52
Hull	09-28-25
Irlandais	03
Irlande	03
Irwin Smith	33
Jacques Cartier	06
James Baie	29
Johnston	33
Joseph école Saint	21
Joynt-Picard Deborah (Debby)	53
Kabazazua	01-05-29-31
Kazabazua	51
Kelly Andrew	64
Kelly	23

Kelly Monica	45		Ontario	06
Keney	33		Ottawa Gatineau Railway	27
Kennedy Anna	39		Ottawa	08-27
Kildare	04		Paungan	41
Kilroy Louise	39		Patrick Saint	14
Kinston	08		Patrick Saint	03
Labelle Thomas	20		Patrick Cahill	01
Lac Sainte-Marie	01-51-56		Paugan	3-31-33
Lachine	07		Pilon Karen	52
Lafond Joseph	20		Plantagenet	19
Lanark	06		Plunkett Latimer Geraldine	51
Lauriault Alphonse	37		Plunkett Eva	64
Lemieux Bernard	52		Plunkett	29
Lemieux-Rose Doreen	51		Plunkett Larry & James	33
Limerick	09		Plunkett Eva	52
Londres	04		Plunkett-Sullivan Helen	39-40-45
Longtin	22		Prescot	06
Lord Samuel	12		Pritchard Dr	33
Low	08-56		Pritchard	22
Lusignan de	08		Proulx Mgr. Adolphe	56
Lynch Margaret	39	uc	Québec	07
Masham	33		Renaud Magasin	22-29
Mackintosh Charles	28		Renaud Delphis	22
Maguire	15		Renaud Fernand	22
Mahoney Mary	45		Richmond	06
Mallery	06		Rideau canal	08
Maniwaki	09-12-27-30-33		Robinson Peter	06
Martindale	15-51		Rockland	19
Matthew Père	05		Rupert	33
Mayer	22		Ryan harvey	33
McCaffrey William	10		Saint Laurent fleuve	25
McCaffrey auberge	25		Saint Joseph	38
McCaffrey	21		Saint Maurice rivière	25
McClaren	18		Saint Joseph de Wakefield	02
McGoey Patrick	13		Saint François-de-Salle	02-12
McGoey sablière	22		Saint Camillus presbytère	51
McGoey Thomas	08-18		Saint-Jean	07
McGregor Curé	42-49		Saint-Laurent fleuve	06
McLellan George	33		Sainte Anne	42
McPhee	33		Shouldice Foster	33
McSheffrey David	41		Singfield George	39
McSheffrey Emmanuel	21		Stuarts	04
McSheffrey Vincent	64		Temperance Hotel	22
Michael Saint (school)	38		Trois-Rivières	18-25
Michell Murray	28		Ulster	05
Micmac	06		Vachon-Carroll Eléonore	39
Montague Margaret	45		Venosta	51
Montebello	02		Victoria	25
Montferrand Jos	09		Vikings	06
Montréal	07-18		Wakefield	09-17-25-29-38
Moore Robert	33		Wakefield Upper	10
Nealon James	52-53-64		Wakefield pont	27
Nelson Blanche	21		Ward Yvette	45
Nicholas Gatineau	01		Woodsroad	21-29
Normands	04		Wright Alonzo	27
Nouveau Brunswick	37		Wright	08
O'Boyle Thomas	01-13		Yellow Ford	04
O'Farrell	14		Youville de	08
O'Hanly	28			
O'Rourke John	30			